

# LE CONGRÈS DE LYON

## L'ALLOCATION FINALE DE S. Em. LE CARDINAL GERLIER

Il ne peut s'agir ici, dit le cardinal, d'un résumé du Congrès. Il fut beaucoup trop riche pour se prêter à semblable simplification, d'autant plus qu'à l'analyse des séances générales, il faudrait pouvoir joindre celles des carrefours, qui souvent n'ont pas été moins suggestifs. On se bornera donc à un coup d'œil général sur ces journées fécondes.

On n'exagère rien en disant qu'elles ont été une magnifique réussite : dix-huit archevêques et évêques, deux mille congressistes, venus en dépit de si rudes difficultés, et parmi lesquels on apercevait les représentants de dix pays étrangers : Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Hollande, Italie, Lithuanie, Portugal, Suisse.

Plus significative encore que le nombre fut l'atmosphère du Congrès. Atmosphère de prière commune, sous la direction remarquable de Dom Urbain, et dont beaucoup de congressistes déclaraient qu'ils emportaient un enrichissement pour leur piété, en particulier pour le bréviaire. Atmosphère de haute spiritualité, favorisée par la tenue intellectuelle des rapports, où l'on sentait le fruit d'un long travail préparatoire, qui eut en outre pour conséquence d'éliminer les polémiques passionnées et stériles. Tout le Congrès fut comme un acte de foi dans le Christ et dans son Église. Témoignage d'unité enfin : unité de doctrine chez tous les orateurs; unité de tous les prêtres, réguliers et séculiers, dans une même ardeur apostolique; unité des prêtres et des laïcs, que soulignait si bien le rapport Folliet.

Que de remerciements il faudrait formuler, que le cardi-

nal s'excuse de réduire au minimum, en les exprimant d'un mot à NN. SS. les évêques, et au Centre de Pastorale liturgique, qui a prouvé là une fois de plus combien il est souhaitable que son œuvre, poursuivie dans un esprit de docilité filiale à la hiérarchie, soit comprise et soutenue. Remerciements aux rapporteurs dont les travaux étaient tous d'une si rare valeur, et dont quelques-uns, tels Romano Guardini et le chanoine Cardijn ont suscité des minutes de si intense émotion. Remerciements à tous les congressistes.

Mais ce qu'il faut retenir surtout ce sont les fruits qu'on peut espérer de ce Congrès. S'il est impossible, comme on vient de le dire, de condenser en quelques phrases la substance de travaux si approfondis, et qu'un volume spécial publiera, on peut du moins retenir une orientation, et noter l'essentiel du bienfait qui demeurera. Ce ne sont pas, à proprement parler, des conclusions, en ce sens du moins qu'elles ne sauraient prétendre à une autorité autre que celle des rapporteurs ou des orateurs qui les ont proposées ou des assemblées qui les ont applaudies. Mais elles restent comme la synthèse d'un labeur riche et compétent.

Le Congrès a édifié un véritable monument, doctrinal et pratique, du Jour du Seigneur, qui reposait sur une étude approfondie des sources, présentée par les RR. PP. Féret et Daniélou. Il s'agissait d'aboutir à une meilleure compréhension du Jour du Seigneur, après avoir mesuré le mal actuel, qui est dû, pour une part, à ce que l'on en a fait trop souvent un jour un peu ennuyeux, marqué par des offices peu adaptés, alors que le dimanche doit être essentiellement le jour de la joie et de l'épanouissement, dont le sens est la célébration, et déjà le commencement de la nouvelle création inaugurée par la Résurrection du Christ. C'est bien toute la journée consacrée à Dieu qu'il s'agit de sanctifier, en y introduisant le souci d'une vraie détente, à la fois spirituelle et corporelle, capable de créer le « climat » indispensable à une vie pleinement humaine, parce que religieuse et chrétienne. Dans cette perspective, où se révèle l'importance sociale de la journée dominicale, on sent qu'il deviendra bien plus facile de remonter le courant déplorable qui en a généralisé la violation. Ce sont d'ailleurs les chrétiens eux-mêmes, comme le notait naguère M. Paris, qui ont

contribué un peu à la laïcisation du dimanche, en en réduisant toute la solennité à une messe matinale.

On relira avec un profit singulier tout ce qu'ont dit si bien à cet égard Mgr Chevrot, l'abbé Boulard, qui parlait du « Jour de l'âme en fête, endimanché jusqu'à l'intérieur », Romano Guardini, évoquant ce « Jour de la délivrance, où l'âme doit se souvenir de Dieu, être libre pour Dieu ».

La réaction qui s'impose contre cette décadence du dimanche, elle sera le fruit essentiel du Congrès. On y parviendra en restaurant le sens de « cette célébration hebdomadaire de la Pâque », et la compréhension de cette vérité fondamentale qu'il n'y a « pas de déprolétarisation sans dimanche, pas de dimanche sans religion, pas de religion sans messe », la messe étant l'essentiel de la célébration dominicale, l'acte de la communauté chrétienne, réalisé de la meilleure manière dans la grand'messe paroissiale où l'on communie.

Ce que le Congrès a mis encore en évidence, poursuit le cardinal, c'est qu'il y a des pages tournées et des évolutions sociales inéluctables. C'est toute la vie sociale et humaine qui s'exprime le dimanche : d'où résultent des éléments nouveaux dont nous avons le devoir de faire surgir un dimanche nouveau. N'est-ce pas Pie XII lui-même qui disait : « Il ne peut être question pour une âme chrétienne, qui pèse l'histoire avec l'esprit du Christ, de retour vers le passé, mais seulement du droit d'avancer vers l'avenir et de se dépasser. » Ainsi apparaît le devoir présent, qui est de travailler à christianiser, à pénétrer au moins de charité et de pureté tout ce qui peut l'être. Il faut préparer des laïcs capables de conduire et d'inspirer même certaines des activités profanes du dimanche, celles évidemment dont l'atmosphère n'exclut pas le grand courant chrétien qui doit tout vivifier. Former, autrement dit, des animateurs chrétiens du dimanche, sans détruire prématurément, et très imprudemment ce qui existe, et que rien présentement ne remplacerait.

C'est ici que se révèle le rôle magnifique de l'Action catholique, cette belle tâche de nos militants que Mgr Chevrot et le P. Congar ont si bien soulignée. Ce qui suppose évidemment un certain renouvellement de notre catéchèse,

de notre prédication, et un souci de ce problème dans la formation de nos séminaristes.

Le cardinal insiste ensuite sur trois questions pratiques importantes, au sujet desquelles le Congrès a donné lieu à des enseignements précieux et à de fructueux échanges de vues. Sur les deux premières, concernant le régime du jeûne eucharistique et la possibilité de la messe du soir, il laissait d'ailleurs entendre que des décisions viendraient peut-être prochainement de Rome. C'est effectivement ce qui s'est produit depuis le Congrès, et qui obligera à ne pas séparer le texte des récents indults de tout l'exposé fort intéressant présenté au Congrès sur ces problèmes. Sur la troisième question, concernant les œuvres dites « serviles », le cardinal renvoya simplement au rapport très documenté qu'avait présenté le chanoine Michaud, et qui invitait si opportunément à recourir le plus possible à la coutume vivante, en s'inspirant des réalités actuelles de la vie ouvrière.

Au terme de cette simple esquisse que le livre attendu complétera, laissez-moi, concluait le cardinal, ajouter un dernier mot, le plus important de tous pour les prêtres que nous sommes.

Pour restaurer efficacement chez nos fidèles la notion splendide du Jour du Seigneur, avec le cortège des réalisations fécondes qu'elle inspirera, n'oublions jamais que le dimanche sera, en définitive, dans la dépendance pratique de la spiritualité personnelle du prêtre. Ici comme partout, le dernier mot du problème se dira à l'intime de nos âmes sacerdotales. Un prêtre pénétré profondément du sentiment de la grandeur divine, de la nécessité de l'hommage à rendre au Christ, souffrant, et ressuscité, de la foi et de l'amour ardents dus au Sauveur vivant dans l'hostie de son tabernacle, de l'amour fervent des âmes pour lesquelles Jésus lui a confié les pouvoirs augustes de son sacerdoce, ce prêtre aura instinctivement le désir de faire du dimanche le jour joyeux des âmes libérées, rachetées, de les rassembler autour du Sauveur dans la communauté fraternelle où se réalisera pleinement la splendeur du mystère chrétien.

Là même où son apostolat sera momentanément demeuré inefficace, il saura offrir cette souffrance pour suppléer à ce que ne font pas les âmes qui l'entourent. Il fera des échecs crucifiants comme des réussites réjouissantes un moyen de

sanctifier avec des larmes, si ce n'est pas avec de la joie, le jour consacré au Seigneur.



Mes chers confrères, c'est de la profondeur de notre vie intérieure, comme de la générosité de notre don personnel, que dépend en définitive cette magnifique restauration du dimanche chrétien, dont le Congrès nous a fait entrevoir l'espérance radieuse. Lundi nous irons à Ars confier à celui qui demeure le modèle incomparable de tous les prêtres, nos vœux, nos craintes, nos espérances. Souvenez-vous de ce qu'il a su faire du dimanche dans une paroisse où il était si douloureusement profané. Protégés par lui, par la Vierge qui a présidé à nos travaux, et qui naguère à La Salette soulignait la gravité du problème qui en fut l'objet, nous saurons demain donner leur conclusion efficace à ces Journées. Si dans tous nos diocèses, dans toutes nos paroisses, dans toutes nos œuvres une action concertée et persévérante s'institue pour y parvenir, nous aurons le droit de penser que ce Congrès n'aura pas été vain, et de remercier une fois encore ceux qui nous en ont assuré le bienfait.

## LE · CONGRÈS

Les conclusions si précises et si suggestives tirées au cours de la séance solennelle de clôture par S. Ém. le cardinal Gerlier, et dont on a pu lire le texte plus haut, les dix-huit propositions lues, au nom de tous, par Son Éminence au cours de la même séance et qui ont été depuis largement divulguées par la presse et les revues catholiques, donnent à elles seules une idée du résultat substantiel obtenu par le Congrès de Lyon.

Les directeurs du C.P.L. ont souhaité que celui qui, avec Mgr Lacroix, vicaire général de Lyon, avait assumé la charge de la préparation et de la direction de ce Congrès communique aux lecteurs de *La Maison-Dieu* ce qu'il croit être le bilan final de l'entreprise. C'est là, somme toute, la manière la plus profitable de faire le compte rendu de ces journées qui ont laissé dans la mémoire de beaucoup un souvenir sympathique. Nous nous bornerons donc à enregistrer les gains principaux du Congrès, encore que, plus que d'autres, nous soyons sensibles aux lacunes que le Congrès a présentées et que, plus que d'autres, certainement, nous en soyons responsables.

### I

#### LE THÈME DU CONGRÈS

L'intérêt du thème choisi était multiple. Il apparaissait comme imposé par la pratique de la pastorale en France, à l'heure actuelle. Le Congrès de Saint-Flour nous avait donné le sentiment très vif que le problème de l'assistance à la messe dominicale, si important qu'il fût, était un problème second qui gagnerait à être étudié à la lumière d'une théologie du dimanche. En fait, le C.P.L., au cours des cinq

premières années de son existence, a parcouru et fait parcourir à ses amis ce qu'on pourrait appeler le cycle pascal : articles, ou numéros spéciaux de *La Maison-Dieu*, sessions de Vanves, Congrès de Saint-Flour et de Lyon, il s'est toujours agi de la Pâque chrétienne, considérée dans sa réalisation historique ou son mystère sacramentel : le baptême, la messe, le dimanche. Dominant le travail de ces cinq années, le grand livre du P. Bouyer, *Le Mystère pascal*, apparaît comme le livre doctrinal qui a donné à notre travail pastoral son inspiration profonde. Le Congrès de Lyon, vu dans cette perspective, est apparu comme un couronnement : avec lui, c'est un cycle de notre travail qui se terminait.

Dans le compte rendu si sympathique qu'elles ont fait du Congrès, les *Études* ont posé la question suivante :

Le sentiment du théologien, au sortir de ce Congrès de pastorale liturgique, c'est d'avoir été comblé. Et ceci ne va pas sans un certain malaise : n'a-t-on pas trop fait pour lui, n'a-t-on pas trop parlé un langage auquel il était préparé, qu'il était fait pour entendre ? Mais son frère, le prêtre du ministère, a-t-il eu le même sentiment de plénitude, d'adaptation à ses besoins<sup>1</sup> ?...

Nous avouons ne pas souscrire à ce reproche, d'ailleurs voilé si courtoisement. L'Action catholique nous a accoutumés à la méthode d'enquête, aux confrontations de la doctrine et des faits, à la « révision d'influence »... C'est là, nous en sommes persuadés, une méthode nécessaire et irremplaçable. Mais lorsqu'il s'agit d'un problème comme celui du dimanche, nous croyons que le premier service à rendre aux prêtres du ministère eux-mêmes est de les convier à se transformer en auditeurs dociles pour apprendre d'abord la nature exacte de l'institution sur laquelle, ensuite, doivent porter leurs réflexions pastorales. A ce jeu, on court le risque, évidemment, d'apparaître comme un « théologien » ou un « archéologue ». Mais nous croyons (et plus que jamais après le Congrès) que le risque à courir est un beau risque et qu'il se trouve suffisamment de prêtres de

1. Novembre 1947, pp. 263-265. L'objection vaut à plein pour la longue introduction méthodologique sur les rapports de la théologie et de la sainte Écriture, fort intéressante d'ailleurs, à laquelle l'un des conférenciers a limité sa communication.

ministère en France, pour penser avec saint Thomas<sup>2</sup>, que la théologie est une science pratique, qu'elle est même la plus pratique de toutes les sciences ecclésiastiques, et qu'une pastorale coupée de ses principes d'inspiration et de régulation théologiques est une pastorale dont tout le monde, assez vite, reconnaît l'essoufflement et la relative stérilité.

On ne dira donc jamais trop, pour s'en réjouir, que quinze cents prêtres *de ministère* se sont trouvés, en France, pour se transformer durant trois jours, en auditeurs dociles et attentifs, témoignant ainsi qu'ils avaient un goût profond et désintéressé de la vérité. C'est là, à notre avis, le résultat le plus substantiel du Congrès : il nous a prouvé que le goût de la vraie culture n'est pas mort dans le clergé français et que ce clergé, plus qu'il ne l'a sans doute jamais été, est avide d'une vraie théologie. Cette constatation autorise beaucoup d'espoir. Pas un espoir excessif cependant, si j'en juge par la lettre de cet archiprêtre de Savoie qui voulait bien nous écrire :

Le 22 septembre 1947.

Révérend Père,

Dans la pile de lettres élogieuses que va vous attirer votre Congrès, permettez-moi de glisser celle-ci, qui n'est pas de la même encre.

Votre Congrès m'a déçu. Il a été, partiellement au moins, une escroquerie. Loin de nous apporter les moyens pratiques, les « trucs » nécessaires pour revitaliser nos offices paroissiaux, on nous a fait entendre des conférences interminables, bourrées de lieux communs et des banalités du jour, qu'on trouve de partout. J'y cherchais du concret, des expériences vécues, des exemples. Je n'ai emporté que du « laïus ».

Il est vrai que je n'ai pas tout entendu. Tant s'en faut ! Mais pourquoi cinq jours et tant de délayage. Un jour et demi serait largement suffisant pour les vrais curés qui n'ont pas cinq jours à perdre dont un samedi et un dimanche.

L'impression que j'ai rapportée se résume d'un mot : défaitisme. Le jour du Seigneur est bien malade ! Il en est réduit à se caser dans les coins du dimanche : un petit bout de messe au petit matin, un petit rien au lever de lune, le reste aux divertissements de foire...

Ces messieurs, qu'ils se nomment Folliet, Boulard ou je ne sais comment, ne s'aperçoivent-ils pas qu'on escamote le dimanche parce qu'on ne veut plus se gêner, parce que nos médiocres chrétiens orga-

2. *Somme théologique*, I<sup>a</sup>, q. 1, a. 4.

nisent leur vie, comme tout le monde, pour le plaisir et parce que la notion de devoir et de prière s'en va ?

Il y aurait peut-être lieu de chercher à connaître les raisons profondes de cette âpre poursuite du plaisir immédiat. On s'apercevrait sans doute que de nos jours on n'est plus assez sûr des joies de l'au-delà pour se refuser quelque chose de celles d'ici-bas.

En tout cas, ce n'est pas en criant : « En avant la musique » qu'on redonnera à la jeunesse le goût et le sens de la prière.

Il semble bien plutôt que, selon l'exemple du saint Curé d'Ars, il y aurait lieu de réagir, sans attendre les mystiques nouvelles et les chantres costumés de M. Boulard.

Ou alors allons-y carrément. Bousculons tout, même le précepte dominical. Instaurons cette religion, « sublimation des passions » dont parle le P. de Chardin. Allons jusqu'au cinéma et aux tangos liturgiques, mais dans les environs du tabernacle pour que le Christ voie qu'on croit encore un peu à sa présence au village.

Je m'excuse de vous livrer cette impression brutale et caricaturale de votre congrès. Mais je n'ai pas le temps de faire mieux et il y aurait trop à faire pour relever les idées et les pointes dont l'affirmation catégorique a créé en moi un malaise et une irritation intérieure qui a besoin de jaillir au dehors.

Veillez croire à mes sentiments respectueux in X<sup>o</sup>.

## II

### LA PRÉPARATION DU CONGRÈS

Pourquoi avoir choisi Lyon ? Parce que le C.P.L. y comptait de nombreux amis. Lyon est la ville qui, depuis près de trente ans, abrite celui que la pastorale liturgique française reconnaîtra de plus en plus comme un de ses maîtres et un de ses prophètes : le curé de Saint-Alban, l'abbé Remillieux. Nous savions que bien des efforts moins connus que ceux du curé de Saint-Alban avaient été faits dans le diocèse de Lyon. Il nous souvient d'une matinée de semaine en février 1945 où nous avons eu, en l'espace de quelques heures, la révélation de communauté liturgique lyonnaise extrêmement fervente : une messe célébrée à Saint-Nizier, où spontanément les trente *circumstantes* nous avaient entouré de leur ferveur intelligente; un passage inopiné à Saint-Martin-d'Ainay, qui nous avait permis d'assister à une messe de funérailles, si simple, si recueillie, si priante qu'il ne nous souvenait pas d'en avoir jamais vu une semblable; une visite à M. le curé de Saint-Denys de la Croix-Rousse...

Et ces trois paroisses ne nous faisaient pas oublier les autres, dont beaucoup étaient de vrais laboratoires de pastorale liturgique (nous pensons en particulier à toutes celles tenues en pleine « zone » lyonnaise par les prêtres du Prado)...

Au Congrès de Saint-Flour, le groupe des prêtres lyonnais était de beaucoup le plus nombreux, après celui du Cantal. La leçon de clôture de S. Ém. le cardinal Gerlier avait eu alors la portée d'un acte décisif pour le mouvement liturgique français, pour le Congrès de Saint-Flour et pour l'existence du C.P.L. A Lyon, nous étions donc assurés de travailler dans un climat de profonde sympathie, et nous ne dirons jamais assez que notre attente n'a pas été déçue. A ceux qui n'ont pas goûté la fidélité et la gentillesse de l'amitié lyonnaise, il manquera toujours d'avoir connu quelque chose de la France. Si certaines réalisations lyonnaises au cours du Congrès ont paru médiocres, cela est venu des difficultés matérielles, peut-être aussi d'une incapacité de réaliser à temps toutes les requêtes d'un tel Congrès, du caractère très neuf et certainement « révolutionnaire » de l'esprit du C.P.L. en matière de rassemblement chrétien : à aucun moment, la bonne volonté, la générosité, la fidélité des Lyonnais n'a été en cause. Un détail, entre beaucoup d'autres, reste pour nous la preuve de cette sympathie générale : le T. R. P. Recteur des Jésuites de Fourvière n'avait pas hésité à déplacer la date de la retraite annuelle de son importante communauté pour favoriser ce Congrès. Le diocèse de Lyon, son archevêque, qui dès le premier jour avait fait du Congrès son affaire personnelle, son clergé, ont acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du mouvement liturgique dans l'Église. Toute cette amitié discrète et efficace, s'est incarnée en la personne de M. le vicaire général Lacroix, qui fut l'organisateur matériel du Congrès, et en celle de Mgr Galland, recteur de la basilique de Fourvière.

\*  
\*\*

Le C.P.L. a assuré la préparation idéologique du Congrès. L'équipe qu'il a su grouper a été soumise depuis cinq ans à un travail incessant : aux réquisitions plus ou moins forcées

dont elle a été l'objet, elle a toujours répondu avec un empressement qui témoigne de la gravité de la cause qu'elle voulait servir. Son « chantre », Dom Urbain Sérès, est un moine dont la grâce est de séduire les curés (charisme assez rare dans la gent monastique pour qu'on le reconnaisse avec joie quand il existe) : Dom Sérès s'est multiplié pendant les mois qui ont précédé le Congrès, à Lyon et partout il a fait des adeptes convaincus. Les conférenciers du C.P.L. appartiennent pour la plupart au haut enseignement catholique : ils ont sans hésiter interrompu leurs vacances ou leur travail pour faire bénéficier les congressistes des résultats de leurs recherches.

L'équipe de direction avait bien travaillé depuis deux ans. La doctrine avait été longuement et minutieusement élaborée : plusieurs livraisons de *La Maison-Dieu*, un album liturgique *Le Dimanche*, un numéro de *l'Art Sacré*, une session de Vanves nous avaient permis de déterminer soigneusement notre axe de marche.

### III

#### L'OPINION

L'annonce du Congrès avait éveillé, longtemps à l'avance, de nombreuses sympathies. A l'étranger, plusieurs journaux et revues l'avaient signalé : en Angleterre, *Blackfriar* et *The Tablet*; en Italie, entre autres *l'Osservatore Romano* et les *Ephemerides Liturgicae*, pour ne pas parler de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Autriche. A Lyon, Son Éminence consacrait son mandement de Carême à l'annonce du Congrès : on ne pouvait pas imaginer de plus belle préface que ce texte précis et suggestif tout à la fois. La plupart des *Semaines religieuses* annonçaient le Congrès. S. Exc. Mgr Maisonnobe, évêque de Belley, nous assurait, le 1<sup>er</sup> juillet 1946, que les prêtres du Congrès trouveraient à Ars, s'ils y venaient en pèlerinage, un accueil empressé :

Le pèlerinage d'Ars sera pour les prêtres qui y participeront une excellente clôture du Congrès national de pastorale liturgique, qui aura lieu à Lyon. Ils sont assurés d'y trouver un accueil très fraternel. Je me fais une joie d'approuver et de bénir ce projet.

Du Vatican enfin nous arrivait, le 16 août 1947, le plus précieux des encouragements :

SEGRETARIA DI STATO  
DI SUA SANTITÀ.  
N. 160676

Dal Vaticano, li 16 août 1947.

Monsieur l'Abbé,

C'est avec une paternelle satisfaction qu'en vous accueillant, lors de votre pèlerinage dans la Ville éternelle, Sa Sainteté a reçu par votre intermédiaire le pieux hommage du Centre de Pastorale liturgique, avec les ouvrages et publications qui l'accompagnaient.

A la veille du Congrès, que vous devez tenir à Lyon, sur l'important sujet de la sanctification du dimanche, l'Auguste Pontife se plaît à vous renouveler, ainsi qu'à vos collaborateurs, le témoignage de Sa haute bienveillance, en assurant à vos assises lyonnaises la précieuse faveur de la Bénédiction apostolique.

Veillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'expression de mon religieux dévouement en N.-S.

Signé : G. GRANO.

M. l'Abbé Martimort,  
Bibliothécaire de l'Institut Catholique,  
31, rue de la Fonderie, Toulouse.

Il manquait encore au Congrès la sanction définitive : celle de l'adhésion de nombreux congressistes. Elle vint et dépassa toutes nos espérances. Nous avons compté 1.700 adhésions fermes (1300 prêtres et 400 laïcs). A certaines séances, la crypte de Fourvière contient près de 2.000 assistants. Dix-huit archevêques et évêques présidaient cette assemblée.

*La Croix* de Paris avait délégué un envoyé spécial, dont les articles furent des plus sympathiques. On regrettera pourtant qu'un Congrès aussi important que celui de Lyon ait été quelque peu éclipsé dans le journal par le compte rendu du Congrès thérésien qui se tenait aux mêmes dates, à Lisieux et à Paris. Il y a là une erreur de perspective qui en dit long sur un certain catholicisme, contre lequel le C.P.L. et très expressément le Congrès de Lyon portait sa pointe...

L'opinion se montra encore plus favorable après le Congrès : toutes les *Semaines religieuses* de France, plusieurs revues de France et de l'étranger, insérèrent les conclusions

du Congrès. A peu près partout, disons-le, pasteurs et fidèles se préoccupent de restaurer le culte du dimanche. En vérité, le Congrès a obtenu le résultat essentiel pour lequel il avait été convoqué : il a agi puissamment sur l'opinion.

#### IV

##### LA COMMUNAUTÉ DE PRIÈRES

On l'avait ainsi présentée dans le programme du Congrès :

Parce que le Congrès est un Congrès liturgique, plus simplement parce que ce Congrès réunit des chrétiens et de nombreux prêtres, nous n'aurons pas d'autre prière que celle du missel et du bréviaire de l'Église. Chaque jour, la messe, les laudes et les vêpres seront chantées à la basilique. Les petites heures, psalmodiées au lieu même de notre travail, suivant une ancienne tradition reprise par le C.P.L. dès sa fondation, nous remettront en présence du Dieu qui est au principe et au terme de notre recherche. Les prières de la table elles-mêmes seront chantées et donneront à nos repas ce caractère de joie liturgique qui doit constituer comme l'atmosphère générale du Congrès. Les cloches de la basilique commenceront de sonner dix minutes avant le commencement effectif de chaque réunion de prière ou de travail.

Dom Urbain Sérès, maître de chœur de Saint-Benoît d'En-Calcat, sera le maître de chœur du Congrès. Il sera responsable de la qualité de notre louange. Pour l'aider, dès le début du Congrès une schola sera formée de tous les volontaires : directeurs de chorale ou de maîtrise, préchantres, clercs ou laïcs... Chaque volontaire se fera connaître à la permanence de la schola, à la maîtrise de la basilique. Chaque jour, à 14 h. 30, il y aura un cours de chant liturgique. Le cours commencera dès le 17, à 14 h. 30. Chaque congressiste doit fait l'impossible pour se munir d'un paroissien 800, complément nécessaire du bréviaire. Les clercs aideront les laïcs à suivre.

La célébration des messes pour un si grand nombre de prêtres ne va pas sans de multiples difficultés matérielles. Pour assurer le respect dû en toute circonstance, et particulièrement au cours d'un congrès liturgique, à la célébration du Saint-Sacrifice, nous demandons que chaque prêtre : 1° se munisse d'un servant; 2° attende, pour commencer à s'habiller, préparer le missel, les burettes, etc., que le célébrant qui le précède ait entièrement achevé sa messe, se soit dévêtu et ait quitté l'autel. Les prêtres qui en auraient le désir pourront communier à la messe du Congrès; en outre, chaque jour, à 8 heures, en l'église des Frères-Mineurs, une messe basse sera célébrée par un évêque, à laquelle les prêtres pourront également communier. Ils devront alors se munir d'un surplis et d'une étole.

## HORAIRE D'UNE JOURNÉE

7 heures : Laudes à la basilique. — 7 h. 30 : Messe du Congrès. — 9 h. 30 : Tierce et conférence. — 11 heures : Sexte et conférence. — 12 h. 30 : Déjeuner. — 15 h. 30 : None et séances de travail. — 17 heures : Conférence. — 18 h. 30 : Vêpres à la basilique. — 19 h. 30 : Dîner.

Enregistrons les résultats positifs :

1° On a prouvé une fois de plus que les prêtres aimaient le chant commun de l'office. Le chant des heures avait été une révélation au Congrès de Saint-Flour. S. Ém. le cardinal Gerlier l'avait introduit au cours de retraites ecclésiastiques de son diocèse, durant l'été 1947. Un peu partout cet usage se multiplie, pour la plus grande joie des prêtres.

2° Les commentaires de laudes et des vêpres, faits par le P. Roguet ont révélé à beaucoup de prêtres un type de catéchèse simple et profond, qui commence à s'introduire dans beaucoup de nos paroisses.

3° La messe de saint Matthieu, à la primatiale Saint-Jean, le dimanche 21, fut d'une splendeur inouïe. Nous avouons, à notre honte, que nous n'avions jamais participé à une liturgie solennelle lyonnaise. Le Congrès comptait parmi ses adhérents un bon nombre de liturgistes venus de plusieurs pays d'Europe, qui se faisaient une fête de prendre connaissance de ce rite vénérable. Nous avouons donc ne pas être de l'avis du rédacteur des *Études* quand il écrit :

Prêtre du ministère, n'était-ce pas pour lui dérisoire d'être convié à cette splendide liturgie pontificale selon le rite lyonnais, qui clôtura le Congrès, pièce archéologique (? ?) de haute tenue artistique (? ?) sans doute, mais qui, aux yeux du curé de campagne isolé entre ses chantres de bonne volonté et ses enfants de chœur toujours à discipliner, a dû aviver l'impression d'une irrémédiable défaite ?

C'est là, nous en sommes persuadés, une confusion des genres et une mauvaise position de la question. Le C.P.L. a fait assez, depuis cinq ans, pour ne pas être soupçonné d'ignorer les « difficultés concrètes » du pauvre curé de campagne. Nous croyons qu'un office pontifical célébré à Milan par S. Ém. le cardinal Schuster selon le rite ambrosien, une liturgie byzantine célébrée dans toute sa pompe... et un pontifical à Saint-Pierre de Rome lui-même ne relèvent ni

de l'art ni de l'archéologie, mais représentent des formes liturgiques authentiques et vivantes. Qu'un jésuite y soit insensible ne nous étonne pas outre mesure; mais que ces formes doivent être proposées sans discernement comme modèle à la vie liturgique des paroisses, nous ne l'avons jamais prétendu<sup>3</sup>.

## V

## LA COMMUNAUTÉ DE TRAVAIL

Il ne peut être question ici de résumer tous les rapports. Nous préférons renvoyer aux leçons dont l'ensemble forme un volume d'une remarquable unité et essayer de formuler une difficulté qui reste, selon nous, la difficulté essentielle de la pastorale actuelle aux prises avec les données de l'histoire de l'institution dominicale et qui n'a pas été suffisamment soulignée par les rapporteurs, à l'exception du R. P. Daniélou<sup>4</sup>.

Le dimanche, avant tout, c'est la messe. On comprend moins bien, à première vue, que la messe soit essentiellement un acte dominical. La distinction de la messe qui est obligatoire le dimanche et libre en semaine correspond à une réalité très profonde et pas seulement à une décision plus ou moins arbitraire de la discipline ecclésiastique. On se condamne à une intelligence superficielle de la messe aussi bien que du dimanche si on ne découvre pas le lien profond qui unit ces deux institutions chrétiennes.

C'est là, nous le savons, une affirmation qui sonnera étrangement aux oreilles de tous ceux pour qui la messe n'est plus qu'un « acte de dévotion », qu'on peut multiplier sans se soucier de ses références au cycle liturgique. La messe, c'est, avant tout, le rite sacramentel de la pâque chrétienne, c'est la pâque eucharistique et triomphante. Et cela veut dire, d'abord, qu'elle se définit par une référence

3. Nous ne voudrions pas donner le change : aucun compte rendu du Congrès n'a été plus sympathique, plus positif que celui des *Études*. Nous en remercions vivement son auteur, et nous voulons ici lui rendre le bénéfice de sa franchise.

4. *Dieu Vivant*, X, p. 150, dans le compte rendu du Congrès, parle des « conclusions remarquablement convergentes des divers rapports ».

à un fait historique, fait qui a sa consistance propre. Il n'appartient à personne de faire que le Christ ne soit pas mort un vendredi à trois heures de l'après-midi et ressuscité un dimanche à l'aube. Mettre en cause ce réalisme historique, c'est ruiner du même coup tout le réalisme liturgique, puisque le mystère liturgique n'est que la re-présentation mystique d'un fait historique.

L'antiquité chrétienne a unanimement célébré la messe hebdomadaire à un jour déterminé, le dimanche, et sans doute à une heure assez précise, celle du lever du soleil. C'était l'anniversaire du jour et de l'heure où le Christ était ressuscité. La sainte messe correspondait à l'antique sacrifice du matin, elle était le sacrifice de l'aurore, le mémorial de la résurrection du Christ, l'Orient qui ne connaît pas de soir, le sacrifice de ce huitième jour qui s'était levé sur les ténèbres de la terre, au matin de la première pâque, inaugurant le règne de la grâce et de la seconde création.

Des nécessités pastorales urgentes que personne, à l'heure actuelle, s'il se soucie des conditions concrètes de l'apostolat, ne peut un instant mettre en doute, créent un mouvement puissant d'opinion en faveur de la messe du soir. On comprend qu'on ait pu souhaiter dans le plus bref délai un élargissement de la discipline dans ce sens. Très opportunément, le Congrès a donc fait admettre parmi les vœux de clôture les deux propositions suivantes, dont la rédaction nous semble parfaitement mesurée :

VII. Si des circonstances inéluctables rendaient impossible le rassemblement de la communauté dans les heures de la matinée, les Ordinaires des lieux seront suppliés de solliciter du Saint-Siège les indults nécessaires à la célébration dans l'après-midi de la messe de communion.

VIII. L'heure des offices doit, dans la mesure du possible, être établie en fonction des nécessités des membres les plus vivants de la communauté.

On sait que, depuis le Congrès, répondant aux vœux unanimes, une décision de Sa Sainteté, communiquée par le Saint-Office, a autorisé, dans certaines conditions, la célébration de la messe dominicale le dimanche après-midi. Il n'en demeure pas moins qu'on eût fort étonné un chrétien contemporain de saint Justin ou de Pline le Jeune en lui disant qu'on faisait bon marché de l'heure traditionnelle

de la célébration eucharistique. En détachant la messe hebdomadaire de ses attaches pascales, on la vide d'un contenu essentiel. Mais, dira-t-on, le contenu du mystère de la messe n'est-il pas indépendant des signes qui nous le représentent, toute cette symbolique de l'aurore du dimanche comme figure de la résurrection n'est-elle pas très secondaire? La messe n'est-elle pas toujours la messe? Ce raisonnement n'aboutit à rien moins qu'à détruire une bonne part du réalisme sacramentel et à dissoudre la spécificité propre de l'acte liturgique, essentiellement défini par ses références au temps et à l'espace de l'histoire, dans une « piété » tout intérieure, dont on sait bien qu'à la longue, elle meurt d'inanition. On ne le voit que trop au moment de Pâques. Pour combien de chrétiens d'aujourd'hui, l'expression : « faire ses Pâques » signifie-t-elle la communion profonde au mystère de la mort et de la résurrection du Christ? Ils n'y voient qu'un acte de piété, une obligation morale, et ne verraient, quant à eux, aucun inconvénient à faire leur communion annuelle à Noël ou au 15 août.

Cette question est une des plus urgentes qui se soient posée au Congrès de Lyon. Le dimanche est le jour de la résurrection, privilège qui n'appartient ni au lundi, ni au samedi.

Or des chrétiens de plus en plus nombreux nous disent : « Le dimanche, je ne puis assister à la messe, et le lundi je ne suis pas obligé d'y assister. » Des pasteurs se demandent alors si on ne pourrait faire du « lundi » un autre « Jour du Seigneur » et si l'assistance à la messe et la participation à la Pâque ne pourraient pas être une obligation personnelle de chacun à arbitrer au jour de son temps libre.

A l'heure actuelle, nous avons une foule de chrétiens qui n'assistent jamais à la messe, sous prétexte qu'ils ne peuvent y aller le dimanche et que, le lundi, ils ne sont pas forcés d'y assister. On ne comprend que trop cette difficulté. Mais, là encore, craignons, au bénéfice d'une pastorale trop immédiatement soucieuse de son efficacité apostolique, la disparition d'un élément essentiel de la messe hebdomadaire : c'est une convocation, une réunion, les anciens disaient une synaxe, — c'est la messe de la paroisse; ce n'est pas celle des paroissiens. Les dangers d'une interprétation trop individualiste de l'obligation hebdomadaire de l'assistance à la messe ne sont, là encore, que trop évidents. La messe, c'est

un *public meeting*, comme dit un liturgiste anglican, et c'est un *meeting* autour du Ressuscité, le dimanche matin.

Ces affirmations, nous le savons, doivent composer avec des exigences pastorales dont les prêtres du ministère sentent l'impérieuse nécessité. Nous sommes persuadés que les décrets récents accordés par le Saint-Siège aux diocèses français ne constituent que le début d'une évolution dans la discipline de l'Eucharistie et de l'institution dominicale. Le Congrès aura eu pour premier avantage de faire sentir à tous la complexité du problème.

## VI

### LES LAÏCS

Environ quatre cents laïcs se sont trouvés réunis à Lyon. Chaque après-midi, des séances leur étaient réservées. Nous ne faisons aucune difficulté pour admettre que ces réunions ont été très décevantes. Sur ce point, l'échec du Congrès est grand et nous partageons amplement les regrets du rédacteur des *Études* :

N'y a-t-il pas, ici et là, en France assez de communautés chrétiennes renaissantes au témoignage desquelles on aurait pu faire appel ? Ce laïcat chrétien, d'où dépend en entier ce problème du dimanche, comme le P. Congar l'a admirablement souligné, a-t-on assez écouté sa voix ?

Certainement pas. Et plusieurs congressistes l'ont assez durement senti, comme celui qui nous écrivait :

La place du laïcat, son rôle, ont sans doute été rappelés par plusieurs des conférenciers et notamment par le R. P. Congar d'une façon toute particulière, mais, en fait, il faut reconnaître que leur participation au Congrès a laissé à plusieurs d'entre eux une impression de malaise, et ceci est trop important pour n'être pas précisé.

Les rapports respectifs des prêtres et des laïcs dans l'Église ont sans cesse besoin d'être définis sur le plan concret. L'Action catholique — et cette expression est entendue au sens large — a formé des laïcs qui savent mieux ce qu'est l'Église, qui savent la place qui leur y revient et qui acceptent les responsabilités correspondantes. Or les clercs ne sont pas toujours prêts à accueillir ces brebis que la prise de conscience récente de leur rôle rend souvent moins dociles. Le laïcat, pour reprendre l'expression que le R. P. Congar a lui-même empruntée au pape Pie XII, était devenu une « masse », et il a tendance à

redevenir un « peuple ». Il était amorphe, et maintenant il donne des signes de vitalité. Il est évident que cette vitalité se manifeste souvent à contretemps, mais en soi elle est la preuve la plus certaine de cette « jeunesse de l'Église » dont nous parlait S. Ém. le cardinal Suhard dans sa lettre pastorale de mars 1947.

Or, un Congrès comme celui de Lyon aurait pu être une occasion de contact entre la hiérarchie, les prêtres et les laïcs. Il faut bien reconnaître que, excepté quelques rapports personnels, il n'en fut rien, et ceci, pour la raison première que le laïcat n'était pas vraiment représenté. Dans ce Congrès communautaire, les clercs apportaient avec eux le peuple fidèle qui leur est confié, et les laïcs étaient là à titre individuel. Ils ne représentaient ni leur paroisse, ni leurs mouvements. Par suite, il ne pouvait être question de prévoir une collaboration du clergé et du laïcat dans l'étude de certains problèmes. Et ceci explique qu'entre l'étude dogmatique et l'examen concret des loisirs du dimanche, il n'y ait eu qu'une très faible place pour le problème de la vie paroissiale du dimanche. Je sais bien que la messe du dimanche avait déjà été étudiée précédemment. Je sais aussi que la liturgie est un domaine où la primauté du clerc ne se discute pas. Je pense toutefois que cette lacune fut regrettable d'abord en soi, mais surtout parce que dans une certaine mesure elle est le signe de ce que le Congrès de Pastorale liturgique de Lyon n'a pas tenu toutes les promesses que certains laïcs avaient mises en lui.

Mais l'échec n'est pas définitif, nous en sommes assurés. D'abord, parce que si la participation des laïcs, si inopérante qu'elle ait été de fait, avait été vivement souhaitée et qu'elle avait été effectivement prévue par la direction du Congrès. Les communications de M. Charvier, de MM. Stagnara, Falleix et Isnard, qu'on lira plus bas, sont loin d'être négligeables. Relues à tête reposée, elles révéleront que certains problèmes propres au laïcat, s'ils n'ont pas été résolus, ont été du moins pressentis. Nous ajouterons enfin que, si l'Action catholique n'a pas été mise à contribution autant qu'elle aurait dû l'être au cours de ce Congrès, cela n'a pas dépendu de nous. Nous avons alerté ses principaux secrétariats généraux en vue de les faire participer à une session préparatoire au Congrès : sans doute n'avaient-ils pas saisi l'importance du problème et nous-mêmes n'avions pas su la leur faire saisir : ils ne répondirent pas à notre invitation. Mais ce n'était là qu'une erreur provisoire. Les amitiés solides que nous entretenons avec plusieurs de leurs membres nous donnent à penser que la mise au point est faite. Le vrai travail pastoral commence maintenant sur le thème du Congrès. Il est celui : 1° des curés (on lira des extraits de

la belle communication de M. l'abbé Chevallier, qui amorcent si heureusement des réalisations pastorales); 2° des secrétariats d'A.C.; 3° et donc très directement celui des laïcs.

Un peu partout en France une « campagne pour le dimanche » est commencée. Personne n'y songeait avant le Congrès. Hautement significative est l'enquête amorcée par les *Cahiers du Clergé rural* (octobre 1947) :

#### NOUVEAUX PROBLÈMES DU DIMANCHE

Les premières réponses à cette enquête ont été utilisées pour le rapport donné au Congrès du Centre de Pastorale liturgique, à Lyon, sur les « Problèmes ruraux du dimanche ».

Mais l'enquête continue. Elle a besoin de l'observation et de la réflexion attentive de tous.

Voici de nouveau le questionnaire.

\*  
\*\*

Nous avons vécu sur une « image » du dimanche rural héritée des générations passées (messe paroissiale ample et solennelle, vêpres, réunions de confréries, jeux sur la place...) et inconsciemment, nos efforts sont tendus vers sa restauration.

Or, ce « complexe » qu'est le dimanche contient des éléments chrétiens permanents et obligatoires, et des éléments de civilisation humaine, qui peuvent passer...

#### QUESTION PRÉALABLE

De quelle catégorie sont les paroisses sur lesquelles porte votre réponse ?

A. Paroisses chrétiennes (minimum de 45 % d'adultes — 21 ans et plus — faisant leurs pâques et assistant habituellement à la messe du dimanche) ?

B. Paroisses indifférentes à traditions chrétiennes (minorité de pascalisants, mais grands actes religieux de la vie posés par tous ou presque) ?

C. « Pays de mission » (minimum de 20 % d'enfants non baptisés ou non catéchisés) ?

1° *Quels éléments nouveaux, chez vous, se font une place dans la journée dominicale (Action catholique : activités des militants ou des sympathisants, syndicats, conseil municipal, attraction des villages-centres, affaires, divertissements nouveaux, charge pour le prêtre de multiples annexes, besoin de vie familiale ou désertion du foyer, travail ou repos, etc.) ?*

2° *En conséquence, quels problèmes se posent pour vous le dimanche, qui ne se posaient pas il y a trente ans ?*

*Dans quelle mesure touchent-ils à l'essence même du dimanche chrétien ?*

*Dans quelle mesure pensez-vous qu'il faut en tenir compte dans le nouvel équilibre du dimanche ?*

3° *Comment concevez-vous le dimanche chrétien idéal dans vos paroisses ?*

*(Distinguez au besoin paroisses régulièrement desservies et annexes à service irrégulier).*

4° *Dans ce cadre, quels efforts faites-vous pour obtenir une messe paroissiale qui soit l'assemblée vivante de la communauté chrétienne ? Y réussissez-vous ?*

*Quelle aide extérieure vous serait utile pour réussir : missions paroissiales ? école grégorienne de Ligugé (voir ci-après) : à ce propos qu'attendriez-vous d'elle ? etc.*

*Quels aménagements vous paraîtraient souhaitables ?*

#### QUESTION COMPLÉMENTAIRE

Si vous vous sentez le goût d'une observation précise, il y aurait un intérêt certain à compléter votre réponse à la première question :

*Ces activités nouvelles, chrétiennes ou civiles, qui font irruption dans le dimanche : quel est leur horaire ? leur fréquence ? quelles catégories d'habitants atteignent-elles ? quel nombre ?*

*Le village-centre : à quelle distance est-il du clocher ? qui y va le dimanche (catégories d'habitants et nombre) ? Y a-t-il plusieurs villages centres : v. g. celui des hommes et celui des jeunes ?*

*A quelle heure y part-on ? à quelle heure en revient-on ?*

Répondez et faites répondre.

Adresser à M. l'abbé BOULARD, 7, rue Coëtlogon, Paris-VI<sup>e</sup>.

L'enquête provoquée par l'Action catholique rurale commence dès maintenant à porter ses fruits. Des détails menus mais significatifs le révèlent. A titre d'exemple, cette notule de *La Vie catholique du Berry* (31 janvier 1948) :

*Notule. — Sur un mal qui, Dieu merci, n'est pas général : accueil glacé... paroles amères... exhortations en style suranné... Comment oser se plaindre que l'on ne vienne pas ?... La réunion de la communauté chrétienne doit être une fête !... Une joie !... Pourquoi avons-nous assombri nos réunions de prière ?... Trop de gens regardent l'église comme le-lieu-où-l'on-s'ennuie...*

Des curés entreprennent même, dans leurs paroisses, de véritables campagnes en faveur du dimanche. Celui de Belleville-sur-Saône, dans le Rhône, — et il n'est pas le seul, — a envoyé à ses paroissiens le tract suivant :

*Les paroissiens collaborent avec leur clergé...*

## LE DIMANCHE, JOUR DU SEIGNEUR

### I. — LE JOUR DE LA LOUANGE DIVINE

1. Êtes-vous partisan de la messe dialoguée ? Vos raisons, pour ou contre ?
2. Le chant étant le mode idéal de la louange divine, accepteriez-vous de participer, une fois par mois, à la messe de 10 heures ? Quels inconvénients y voyez-vous ?
3. Pour quelles raisons vous abstenez-vous de la réunion dominicale du soir ? Vos idées sur l'heure et sur le genre de cette réunion (lecture d'écriture sainte, conférences dialoguées...)
4. Que pensez-vous de nos messes d'enterrement, de mariage ? De nos cérémonies para-liturgiques ?

### II. — LE JOUR DE LA COMMUNAUTÉ FAMILIALE

1. Votre vie familiale du dimanche réalise-t-elle l'idée de communauté ? Quel en est le moment principal (repas, promenade, jeux en famille) ?
2. Les jeunes aiment-ils la communauté familiale du dimanche, ou cherchent-ils à s'en évader ?
3. Comment lutter contre l'affadissement des joies que procure la communauté familiale ?

### III. — LE JOUR DE LA LIBÉRATION HUMAINE

1. La joie du dimanche est-elle contrariée par des travaux nécessaires ? Quels sont les travaux qui s'imposent à vous habituellement le dimanche ?
2. Quels sont les loisirs collectifs (cinéma, sports...) qui ont votre préférence ? Pourquoi ?
3. Le cinéma répond-il habituellement à votre besoin de détente ?
4. Les émissions radiophoniques contribuent-elles à la joie du dimanche ?

Deux conclusions du Congrès étaient ainsi formulées :

XV. La joie de la Résurrection, célébrée dans la messe, doit se prolonger tout au long de la journée et s'exprimer par des manifestations extérieures : costume, repas, loisirs. Il est souhaitable que le chrétien s'attache à participer aux manifestations publiques de la joie collective quand elles sont susceptibles d'être pénétrées d'esprit chrétien afin de leur donner ainsi leur vraie signification.

XVI. Cette animation de la joie commune est le fait du laïcat. Pas de dimanche sans laïcat.

Elles se réfèrent très explicitement aux leçons du P. Congar<sup>5</sup>, du P. Féret, du chanoine Boulard et de M. Folliet. La traduction qu'en a donnée l'*Osservatore Romano*<sup>6</sup> en réduit quelque peu, croyons-nous, la portée :

*La gioia commune della domenica è il patrimonio di tutto il mondo cattolico sia di quello ecclesiastico che di quello laico.*

## VII

### LES PRÊTRES ALLEMANDS

Le Congrès a eu un profond retentissement à l'étranger. Vingt nations y étaient représentées : si l'on considère la difficulté spéciale que présentent actuellement les relations internationales, on mesurera l'importance de cette participation. Peut-être cet empressement témoigne-t-il de la sympathie dont la pastorale française est l'objet à l'étranger, peut-être aussi les différents mouvements liturgiques qui un peu partout à l'heure actuelle se cherchent en Europe et dans le monde ont-ils le sentiment que la France doit être un lieu privilégié de rassemblement où les efforts seront coordonnés ? Une telle sympathie crée en tout cas au C.P.L. des devoirs dont il mesure actuellement la charge, qui est lourde.

La présence à Lyon de plusieurs prêtres allemands et autrichiens a été fort remarquée. Il s'agissait du professeur Romano Guardini, professeur à Tubingue, du D<sup>r</sup> Schmidt, représentant officiellement Mgr l'évêque de Mayence, de Mgr Grosche, de Cologne, du D<sup>r</sup> Casper, qui dirige à Vienne, avec le D<sup>r</sup> Parsch, le Centre bien connu du *Volksliturgisches Apostolat*. Il n'a dépendu ni de S. Ém. le cardinal Gerlier ni de nous que cette participation du clergé allemand et autrichien eût été beaucoup plus fournie et plus officielle.

5. Le P. Congar a depuis développé plusieurs de ses idées dans les *Études*, février 1948, « Pour une théologie du laïcat », spécialement pp. 209-210.

6. 12 octobre 1947.

Nous avons, en particulier, beaucoup regretté l'absence de M. le vicaire général de Trèves, H. von Meurers, et celle du P. H. Kahlefeld, de l'Oratoire de Leipzig. Si réduite qu'elle ait été, la venue en France de quelques prêtres allemands n'a été rendue possible qu'après des démarches multiples de notre part, et si onéreuses que souvent nous avons failli céder au découragement. Et cela pose à la conscience catholique européenne de 1948 un angoissant problème.

Il est pratiquement impossible, dans l'état actuel de l'Europe, de réunir des prêtres allemands et français pour conférer de sujets formellement et uniquement religieux, comme celui qui motive la convocation d'un Congrès liturgique. Un certain œcuménisme, qu'on nous permettra d'appeler intra-catholique, sur une base horizontale, d'Église à Église, est donc à peu près rendu matériellement impossible. Il y a plus grave. Il ne semble pas que ce schisme profond soit douloureusement ressenti par plusieurs de ceux qui normalement devraient en souffrir. Entre 1918 et 1939, aucun évêque allemand n'a été reçu officiellement en France, et, à une ou deux exceptions près, aucun évêque français n'a été reçu officiellement en Allemagne. Mais si plusieurs évêques allemands et français, en dehors de toute perspective de rapprochement politique ou même culturel, se réunissent autour d'un même autel pour offrir solennellement le sacrifice d'un même pain et d'un même vin, on ne peut dénoncer dans leur geste purement religieux un acte de « catholicisme politique ». Or, à l'heure actuelle, ce geste n'est pas possible : les esprits ne sont pas prêts à l'admettre, les bureaux dont dépendent les passeports encore bien moins... Et pourtant, un clergé profondément pénétré par le mouvement liturgique en France et en Allemagne désire ce geste : il y voit le seul espoir du monde et le salut de l'Église. Nous n'en voulons pour preuve que les applaudissements inouïs dont le professeur Guardini a été l'objet à Lyon.

P. D.

## QUELQUES RAPPORTS

### I

#### *Présentation simple de l'idée essentielle du dimanche*

Un jour pas comme les autres. Rythme différent de la vie, vêtements différents, cloches, air de détente et de fête.

C'est que nous célébrons l'anniversaire de la résurrection du Christ.

Les Juifs avaient leur jour de repos et de culte le samedi. Naguère, dans les villes où il y avait une communauté israélite, nous voyions, le vendredi soir et le samedi matin, la synagogue ouverte et éclairée...

Les apôtres, après l'avoir observé pendant quelque temps, ont laissé entièrement le sabbat. Ils ont pris comme jour du culte le jour suivant le sabbat, parce que c'était celui de la résurrection du Christ.

Ceci, dans le sentiment que, avec la résurrection du Christ, un monde nouveau était inauguré : celui de la vie éternelle. Le Christ crucifié et enseveli était sorti du tombeau et vivait désormais d'une vie nouvelle, d'une vie d'âme immortelle, d'une vie « pour Dieu » (Rom., VI, 10).

Le sens du dimanche est donc d'affirmer, de célébrer notre appel à une vie d'âme immortelle, à une vie « pour Dieu », avec le Christ et dans le Christ. Et, déjà, de commencer ici-bas cette vie.

Pourquoi les cloches, pourquoi des vêtements de fête, pourquoi venir à l'église, demandions-nous tantôt ? Parce que nous savons, parce que nous croyons que nous avons une âme, une âme immortelle, et que nous sommes appelés

à vivre, non pas seulement ici-bas, la vie mortelle de nos corps, mais éternellement et dès maintenant, une vie d'âme.

Le sens du dimanche, c'est d'affirmer que nous ne sommes pas vivants seulement selon la terre et pour la terre, mais aussi selon Dieu et pour Dieu, d'une vie d'âme immortelle.

C'est pourquoi, le dimanche, nous laissons les outils de la vie terrestre et nous venons à l'église faire œuvre de vie éternelle. Pendant six jours nous avons agi en ouvriers de la Cité terrestre, qui ont à construire la cité d'ici-bas; nous avons mis en œuvre les outils qui édifient la cité de la vie terrestre : nos machines, nos marteaux, nos scies, nos bêches, nos batteuses, nos comptoirs, nos camions... Tout cela est excellent, tout cela est nécessaire! Avec quoi vivrions-nous s'il n'y avait pas tout cela?

Mais, le dimanche, nous les laissons pour affirmer que nous ne sommes pas seulement citoyens de ce monde, mais avec Jésus-Christ, par lui et en lui, citoyens du ciel, vivant de vie éternelle. Plus encore. Un dimanche qui ne serait que la cessation du travail serait le jour de l'homme et non pas le jour de Dieu. Et dans l'homme, il ne serait même que le jour du corps, de la vie qui passe, et non le jour de l'âme, de la vie de l'âme. Le dimanche consacré uniquement à l'oisiveté, ou à faire du sport, ou à se promener, à camper, ou à se distraire, à danser, à aller au cinéma, non seulement ne serait pas le jour de Dieu, mais il ne serait, pour l'homme, que le jour du corps; peut-être même de la bête qui est en nous. Il ne serait pas le jour des citoyens de la cité des âmes, appelés à vivre d'une vie immortelle. Toutes ces choses sont bonnes, mais ne doivent pas prendre toute la place. Nous n'allons pas nous affranchir de la tyrannie du travail pour retomber sous la tyrannie du corps, du service exclusif du corps, voire du plaisir et peut-être du péché!

Aussi nous faut-il, ce jour-là tout spécialement, faire œuvre d'ouvrier de la cité éternelle, celle qui se construit dans les cieux et que nous sommes appelés à habiter pour toujours. Il nous faut prendre, plus spécialement, ce jour-là, les outils qui construisent cette cité des âmes immortelles, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ :

la prière, l'adoration. C'est pourquoi nous venons à l'église nous joindre tous ensemble à celui qui, ressuscité et vivant pour Dieu, étant le maître de cette cité, peut nous y introduire : celui qui est le pain de vie, non pour la vie terrestre, mais pour la vie des âmes.

Pain de vie, il l'est d'une double manière (cf. Jean, vi) : et parce qu'il a les paroles de la vie éternelle, et parce qu'il est lui-même le pain vivant descendu du ciel. Pour vivre selon la terre, il faut se nourrir des choses de la terre. Pour vivre selon Dieu, d'une vie d'âme immortelle, il faut se nourrir du pain du ciel : de la parole de Dieu, par la foi, et de la chair du Seigneur, dans la communion, dont le fruit doit être en nous une vraie charité.

C'est pourquoi, le dimanche, nous venons à la messe, qui est, selon ses deux parties, instruction de notre foi par la parole, et communion au corps de Jésus-Christ offert pour nous.

Pour finir, tirer des conclusions pratiques et faire des applications concrètes de ces idées à la paroisse à laquelle on s'adresse, selon les besoins particuliers de celle-ci :

- repos du dimanche;
- assistance à la messe;
- chant à celle-ci;
- nourriture de la parole de Dieu (sermon, catéchisme, Bible); etc.

*N. B.* — On n'a présenté ici que l'un des thèmes concernant le dimanche. On pourrait aussi bien proposer des idées convergentes à partir de l'honneur et du culte dus à Dieu, ou de l'idée de peuple de Dieu, etc.

Y. CONGAR, O. P.

## II

*Dimanche et famille*

*L'équipe de rédaction de Vin Nouveau, à qui le R. P. Duployé fit l'honneur de confier ce travail, a élaboré en commun le plan et la direction générale des trois rapports dont on comprendra facilement, à la lecture, l'articulation.*

*Il n'est pourtant pas inutile de faire remarquer que les rapporteurs n'ont pas tout dit sur le dimanche. Leur propos n'était pas de faire de la théologie, mais de dépeindre le dimanche en famille tel qu'il est ou tel qu'il devrait être. Se référant d'ailleurs, pour ce faire, à une doctrine du dimanche qui fut, peut-on dire, la doctrine commune du congrès.*

*Qu'est-ce qu'un dimanche? Les moralistes le définissent par les préceptes qui lui sont attachés : abstention d'œuvres serviles et assistance à la messe. Les théologiens nous donnent la définition de l'être même du dimanche : il est le jour où l'Église, larguant les amarres avec ce monde, se laisse aller à sa joie, dérive au fil de son courant profond, au fil de son être profond, qui est d'être le Christ ressuscité. Le dimanche est la célébration en commun, par le peuple saint, de sa propre résurrection, de son propre salut. Le dimanche, n'importe quel dimanche, la communauté des chrétiens se laisse porter sur les ailes d'une mélodie qui chante au Christ : « Je suis ressuscitée et je suis pour toujours avec Toi. » Le dimanche est donné à l'Église pour se bercer dans cette jubilation, laisser cette joie qui sort de son être la pénétrer comme une onction. Elle brise, comme la femme dont nous parle saint Luc brise son vase d'albâtre, le joug pesant des obligations de la semaine (un joug, d'ailleurs, et il faut le dire, qui est le joug du Christ...), et elle délivre ce parfum de nard d'un grand prix qui est sa conscience joyeuse d'être ressuscitée avec son Christ.*

*Cette conscience, elle l'exprime et la renforce dans le renouvellement de l'Eucharistie. La messe est le jeu et la réalisation de ce salut collectif avec le Christ. Il n'est pas trop d'un jour*

*pour revenir à la source de son être, pour ressentir au plus profond de ses entrailles la joie de la bonne nouvelle que crie saint Paul aux Corinthiens : « .. mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu... Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous n'appartenez plus à vous-mêmes ?... »*

*Renouvellement et célébration de la Pâque, du passage effectivement réalisé pour nous, qui sommes dans le monde sans en être, du passage de ce monde au Royaume du Père. Renouvellement et célébration de notre résurrection avec celle du Christ, en qui le baptême nous a entés. Tel est le dimanche.*

*Dès lors, on comprend qu'il soit le jour du repos, afin que l'âme aille librement à la rencontre de son Seigneur et de son Salut, et avec lui à la rencontre de son Père. On comprend qu'il soit le jour de la grand'messe, celui de l'assemblée paroissiale, celui de la communauté autour du Christ, celui de la messe.*

*Et l'on comprend aussi combien le dimanche est le jour de la famille : celui de la famille humaine comme celui de la famille divine, et que celle-là soit invitée comme celle-ci à célébrer sa joie. Il y a entre l'aspect religieux et l'aspect familial du dimanche de magnifiques correspondances dont la méditation nous aidera, petit à petit, à instaurer parmi nous de belles coutumes qui achemineront, sans que nous nous en doutions même, nos enfants vers Dieu.*

*De même qu'il est le jour du Seigneur, le dimanche sera le jour du père et de la mère, celui où ils célébreront leur royauté dans leur royaume, celui où ils seront non seulement nourriciers et régisseurs, mais tête et cœur d'un petit monde issu d'eux-mêmes...*

*De même qu'il est le jour de la messe, le dimanche sera par excellence le jour du repas en famille.*

*De même qu'il est le jour de l'assemblée, il sera par excellence le jour où des contacts et des sorties amèneront pour le petit monde familial la découverte de la plus grande communauté des hommes : jour de la culture désintéressée et de la promenade, jour des invitations joyeuses.*

*De même qu'il est le jour de la Pâque, de la libération du péché, il sera celui où tout porte le reflet de la liberté et de ce bonheur inouï dont parle si bien Jean Fallaix.*

*Restait à montrer que tout cela est possible, et ce fut le rôle*

*d'André Isnard. A vous tous, lecteurs et amis, que ce numéro de Vin Nouveau porte beaucoup de joie et de lumière.*

**VIN NOUVEAU.**



A trois, nous nous sommes réparti la tâche. Nous sommes aussi différents que possible les uns des autres : de profession, d'orientation et de culture. Nos trois familles se situent à des stades variés. L'une n'est peuplée que de tout jeunes enfants; la deuxième s'étend entre l'âge de la tétée et celui de grimper aux arbres; la troisième est enrichie de vingt années de vie et de naissances très nombreuses. Nous vous présenterons le propre et le commun de nos dimanches, à quoi s'ajoutera l'infinie variété que chacun de nous apporte à son calendrier dominical.

Je commence donc par une sorte d'examen de conscience. Il y a d'abord les gens très occupés... nous les connaissons bien. La semaine n'a pas été assez longue, il nous faudrait deux ou trois dimanches pour la compléter... à plus forte raison celui que Dieu nous a fait (en oubliant qu'il a été fait pour Dieu). Donc monsieur va terminer un courrier d'usine, ou débrouiller des affaires en retard... rédiger ce rapport qu'il n'a pas eu le temps de finir... étudier les documents professionnels qu'il aurait dû consulter depuis longtemps déjà, en vue de son perfectionnement technique... Et puis l'électricité de la chambre qui ne marche pas, la bicyclette qui est crevée, le lavabo bouché. Madame a tout son marché à faire, le repas de midi, et il y a du monde (comme toujours); personne pour l'aider; un retard d'un mois au raccommodage... les enfants n'ont rien à se mettre, et puis il faut préparer la réunion d'amitié de ce soir, aller voir grand'mère qui veut toujours que ses enfants soient bien habillés. Mon Dieu! à quelle messe irons-nous? Nous voudrions tant faire un peu la grasse matinée. Il a fallu veiller tard samedi pour mettre de l'ordre. Et pourtant, on ne peut pas aller avec les enfants à la grand'messe; ils sont encore trop petits. Nous irons donc à la première messe avant qu'ils ne soient réveillés, confiant la maison à l'ange gardien... qui lui aussi, le dimanche, ne doit pas savoir où donner de la tête. Cet après-midi, les plus petits iront chez leur grand'mère, elle est si contente de les avoir. Un autre doit aller aux scouts, mais il mangera avant nous, car il doit être très tôt à une réunion de banlieue. Le soir, à coup

d'aspirine, on refoule le mal de tête pour faire un bout de veillée ensemble... mais il vaut mieux, vite, aller se coucher.

Mais il y a aussi les gens qui s'ennuient le dimanche. Un séjour plus prolongé au lit entame la longueur de la matinée. On apporte un soin renouvelé à l'habillement et l'on va s'ennuyer traditionnellement à la messe. On a oublié son missel, mais depuis plusieurs générations nous savons que la messe est ennuyeuse, que c'est ce que veut la religion catholique; on est bien pensant ou on ne l'est pas. L'après-midi, chacun tire de son côté, à moins que le manque d'imagination fasse déambuler dans les rues du centre la famille au grand complet. Les enfants salissent lentement et sûrement les habits du dimanche. Ils sont insupportables sans doute. On va les mener au cinéma... et la salle climatisée à 45° absorbe, indifférente, l'ennui d'une famille de plus.

Et, entre ces deux images, il est assez rare de pouvoir intercaler celle d'une famille libre et heureuse le dimanche. Entre ceux qui n'ont pas de temps à donner à Dieu et ceux qui ne le savent pas. Même chez nous, n'y a-t-il pas des dimanches immergés dans des préoccupations multiples et d'autres où on s'est tout bêtement ennuyé ?

Retournons cette famille sous le microscope et examinons-la dans une autre de ses dimensions. On s'aperçoit à l'évidence que ce qui intéresse papa et maman est loin d'intéresser les enfants. Comment diable voulez-vous que l'on prévoie quelque chose pour tout le monde ! Il faut sacrifier quelqu'un. Comme toujours et en tout premier ce sera la maman; c'est l'habitude, pourquoi changer ? Pour les autres, c'est question de circonstance; ou bien on s'en débarrasse des gosses : des injonctions répétées les réduisent à une activité limitée; ou bien on ne s'occupe que d'eux : papa et maman oublient peu à peu qu'ils ont une intelligence à cultiver.

Il y a bien le repas où tout le monde est à table, mais, même là, il est rare qu'un menu, qu'une conversation convienne aux petits et aux grands. Heureusement, la privation de dessert est un épouvantail qui, adroitement agité, permet de tenir presque jusqu'au fromage !

Il y a bien la veillée, et je ne peux mieux faire que de vous lire cette page d'André Maurois où je sais que beaucoup de familles se sont reconnues : « Imaginez une soirée familiale. Le père, étendu dans un fauteuil, lit son journal ou somnole. La mère tricote et passe en revue, avec sa fille aînée, les trois ou

quatre thèmes qui assombrissent toute vie de maîtresse de maison. L'un des fils lit, en chantonnant, un roman policier; le second démonte une prise de courant; le troisième cherche, en parcourant l'échelle des ondes, les musiques et les discours de l'Europe. Tout cela est assez mal accordé. Le bruit de l'appareil trouble la lecture ou le sommeil du père. Le silence du père attriste la mère. La conversation de la mère et de la fille exaspère les fils. D'ailleurs, on ne cache pas ses sentiments : il n'y a guère de politesse en famille. On peut y bouder, montrer ses humeurs, ne pas répondre aux questions ou, au contraire, afficher une joie inexplicable. Tous les membres de la famille admettent que leurs parents sont ainsi et qu'il faut les accepter tant que cela est possible. »

C'est très joliment dit, mais peut-on qualifier ceci de communauté familiale ?

. . . . .

## II

Qu'est-ce donc que le dimanche, dont on vient de relever les insuffisances en tâchant de discerner les causes actuelles de son altération consécutive à l'altération du sens religieux ?

Est-ce que l'accord est fait seulement sur la signification sociale de ce mot ? Pour les uns, c'est le jour où l'on ne travaille pas; pour d'autres, c'est, en plus, le jour où l'on doit aller à la messe. Quelques-uns disent que c'est le premier jour de la semaine; d'autres pensent, et plus logiquement semble-t-il, que c'en est le dernier jour. En réalité, le dimanche échappe à ce genre de classification numérique. Il est au milieu des jours une halte, un repos, une lumière. C'est à lui que le vers de Rimbaud mérite d'être dédié, à travers le champ quotidien, large et monotone :

*O saisons, ô châteaux...*

Il est un couronnement, un sabbat, une vacance, un loisir. C'est lui la pièce principale de cette organisation par laquelle l'Église, éclairée du Saint-Esprit, a tenté de contenir le cours du temps entre des bornes intelligibles, de telle sorte qu'à la manière des anciens pèlerins qui marchaient d'une abbaye à l'autre, chacun de nous, et avec nous toute la chrétienté, avance du baptême à la mort dans un jalonnement de dimanches. Et l'Éter-

nité n'est-elle pas comme un dimanche, elle aussi, de tous le plus vaste, le plus reposant, le plus joyeux, où l'ouvrier payé de sa peine s'assied et se reconforte dans la maison de son maître ?

#### LE SENS DU DIMANCHE

Si nous le ramenons à ses éléments essentiels, le dimanche se trouve constitué par le double fait d'un chômage collectif et d'une participation à la communauté religieuse dans l'acte du saint Sacrifice. Parallèlement, il est chargé d'une longue tradition de bonheur et il bénéficie d'une résonance qui peut paraître presque sans proportion avec ses causes immédiates, devenues pour un nombre de plus en plus grand des causes lointaines, ou étrangères à la vie.

Pour rendre compte de cet état de survivance et de la force de la promesse qui fait croire que ce jour est réservé pour qu'on soit et pour qu'on puisse être heureux, le mot le moins trompeur est celui de poésie, si l'on veut bien se rappeler que la poésie se tient dans la frange du surnaturel. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une « poésie du dimanche » sagement alignée dans un magazine entre un roman qui finit bien et une recette pour cuire les pommes. Elle ne se laisse pas réduire, non plus, aux dimensions d'une image encadrée de lis, fabriqués évidemment en dehors de tout enthousiasme. C'est la poésie de l'homme et des choses réconciliés. S'il faut l'évoquer, regardons l'atelier de Nazareth avec son grand tas de copeaux balayés entre les planches, et sur l'établi il y a justement ce travail interrompu... La porte intérieure est restée ouverte en cette maison d'artisan qui n'a ni le goût ni les moyens de séparer ses activités essentielles. Entre la cessation du travail et le repos du dimanche, on peut découvrir le même rapport que Psichari discernait entre l'absence de bruit et le silence.

Qui prête l'oreille assez finement au silence dominical ne peut manquer d'y entendre le son de toutes les virtualités que le lendemain va faire naître à l'action. C'est que le dimanche, s'il les dépasse, ne déserte pas et ne trahit pas les jours ouvriers. Le dimanche n'est pas un profiteur. Il ne vit pas des peines de la semaine; il arrive comme sa récompense.

#### VIGILE ET FÊTE

L'enfance voit généralement d'une manière toute simple ce que nous épluchons laborieusement.

A ses yeux se déroule un ensemble de rites qui l'induit à pres-

sentir très clairement un jour de fête : le balayage et le lavage accentués, la toilette de l'appartement entreprise avant la sienne, le linge sorti de l'armoire, l'armée des souliers cirés rangée en bataille, les provisions faites d'avance, le pain ou le gâteau du lendemain aperçu dans un placard, la veillée plus tardive de la maman, peut-être même, après le dîner sur la table familiale, la présence d'une nappe qui, à elle seule, solennise l'espérance du jour qui vient.

Pour l'enfant le dimanche est un jour neuf et merveilleux qui délivre des contraintes habituelles. Quel beau jour!... Ce qu'il exige, c'est qu'on soit propre et joyeux, qu'on ne travaille pas comme à l'ordinaire. On ne voit pas venir la femme de ménage, ni le père s'en aller de bonne heure. Toute la famille est rassemblée. La preuve, c'est qu'on déjeune en commun! Ensuite, on n'a qu'à jouer — avant ou après la messe —, à prêter la main, car il faut que tout aille vite, et, sommet d'une journée riche en agréments de toute sorte, on a la joie de sortir ensemble. Ici, les ironistes se taillent généralement la part belle. Il y a une certaine manière d'éclairer les sorties familiales qui ne manque jamais son effet. La famille Fenouillard en est une illustration célèbre. Qu'est-ce que cela pèse en face d'un bonheur d'enfant?

Mais existe-t-il, ce bonheur, et, s'il existe, de quoi est-il fait? Chacun retrouvera ses souvenirs. Il n'est cependant pas possible d'ignorer que pour un grand nombre le dimanche a été le jour où l'on s'ennuie. Certains corridors lyonnais, interminables dans l'obscurité, d'où l'on débouchait dans un salon parsemé de sièges recouverts de housses noires et vertes, pouvaient bien faire peur et entretenir une crainte sans sagesse, qui faisait dire à un humoriste que chaque dimanche le menaçait du fauteuil de Damoclès. Il s'agissait de maisons où l'esprit du dimanche ne pénétrait pas. Cet esprit se nomme liberté, joie, paix, espérance. C'est une poussée du vent de Pentecôte, un signe, un « sacrement » de concorde et d'unité. A sa base, il y a toute la largeur d'une inébranlable conviction et une vie religieuse intérieure et vraie<sup>1</sup>.

Pour revenir à notre recherche, le dimanche est le jour de l'enfant parce qu'il est le jour du père, et il est le jour du père parce qu'il est le jour de la liberté. L'enfant voit donc juste et s'attache de lui-même à la valeur essentielle quand il voit tout uniment que le jour du Seigneur est celui qui lui rend son père.

1. Le dimanche, comme relais du temps, ne peut être dessiné que dans le plus classique des paysages chrétiens : à savoir l'horizon qu'embrasse sans en rien laisser la foi catholique autour de la croix reçue comme l'axe du monde.

## LIBERTÉ ET LIBÉRATION

En semaine, le père n'a qu'une présence morcelée, et l'on peut en dire presque autant de la mère, quoiqu'elle puisse demeurer en permanence à la maison. Elle y est surtout présente à un ensemble de fonctions. Si l'épithète n'était un peu risible, on dirait que le père est présent officiellement, comme membre du gouvernement et membre de la communauté familiale qu'il commande et dont il est partiellement servi. Il accomplit sa tâche de chef parmi les difficultés extérieures et intérieures qui sont partie intégrante de son état. La femme est la grande nourricière. Elle entretient. Elle élève. Elle est prise, elle est, qu'on nous permette l'expression, « coincée » dans les intervalles d'un horaire sans rémission. Elle aide chaque enfant à répondre lui-même aux obligations de son âge. Le repos n'est retrouvé que le soir, aux lisières du sommeil ou confondu avec lui.

Ce petit monde a ses responsabilités, sa charge de soucis, son poids de contraintes, ses contrariétés, ses projets, ses obstacles, sa direction, sa volonté et, s'il plaît à Dieu, son harmonie. Quand il voudrait mieux faire encore, par exemple introduire quelques vertus contemplatives au cours de ses journées, ou quelque vertu intellectuelle, il ne le pourrait pas, car le temps lui manque. Qu'il trouve en outre la possibilité de servir, de militer, de se dépenser, c'est assez beau; mais sa générosité finit par s'incorporer à ses obligations et par demander un détachement supplémentaire du foyer.

Et encore nous parlons des tâches professionnelles comme si elles se valaient toutes. Il en est de très dures, de très exigeantes et de très ingrates, incapables en elles-mêmes d'engendrer une joie parce qu'elles sont coupées de l'activité créatrice. A beaucoup d'hommes il est interdit de changer de gagne-pain en cours de route et de trouver l'équilibre et la santé dans celui qu'ils ont.

« Nous sommes la piétaille », disait Péguy. L'appareil social nous le rappelle assez fort pour que nous ne l'oublions pas. Nous ne sommes pas habitués à recevoir ses déférences, sinon à titre collectif et le plus souvent d'une manière verbale. Il ne faut jamais négliger ce point de départ pour comprendre en son ampleur l'invitation qui nous est lancée.

Les cloches du samedi, ces cloches que l'on n'entend pas dans les grandes villes alors que les enfants des îles Fortunées les entendent dans un silence suffisant, les cloches sonnent une libération. Elles clament en se balançant que les liens vont être défaits dans le mystère de la rédemption. Elles qui disent tant

de choses de leur voix simple et grave, ce soir-là, sitôt qu'on les presse, elles ne savent plus que chanter Pâques et se crier l'une à l'autre, emplir la tour qui les abrite et lancer sur les toits qu'elles dominant le vocable dont vibre leur corps sonore : Résurrection...

Le dimanche apporte sa libération à tous. Il dit aux uns et aux autres : appartenez-vous à vous-mêmes. Assez vendu, assez commandé, assez fabriqué, poursuivi, peiné! Affranchissez-vous, reprenez des relations d'homme à homme. Ne voyez plus le monde à travers un guichet, une machine, un plan. Faites l'apprentissage de votre liberté pour comprendre celle de votre Dieu. Le mystère de la Sainte Trinité que je chante dans la préface est un mystère de liberté et d'unité. Soyez à l'image de Dieu.

Ainsi, cette liberté, le dimanche la restitue en la consacrant. Il faut noter qu'il la veut universelle. Délivrée de la tyrannie et du caprice, elle ne peut constituer un privilège, mais elle est bonne et commune comme devrait l'être le pain.

L'histoire ne tient pas compte des dimanches. Ce sont, dit l'histoire, des jours où il ne se passe rien. Est-ce que ce ne sont pas davantage des jours qui rencontrent l'éternité? Il ne se passe rien, peut-être, quand on aime, mais Dieu est là. Or, il faut du temps pour l'amour : le temps de regarder ton visage, de le redécouvrir, et c'est toujours une surprise; le temps d'entendre et d'écouter tant de choses si raisonnables et par-dessous, de combien plus importante, la voix de la jeune fille, ouïe autrefois et qui n'a point cessé, Dieu merci! de dire sa propre chanson. L'affection des enfants peut se manifester sans crainte d'être trop tôt endiguée ou interrompue. C'est le jour des bonnes causeries, des jeux, de la fantaisie. L'imagination surgit de sa cachette où le conformisme de la semaine la réduit. Elle se déploie comme au paradis terrestre. Elle découvre des rapports entre les choses passagères, elle interroge les formes, les sons, les couleurs, la terre, le ciel et le temps, et elle en obtient réponse. Elle psalmodie à sa façon, commente et expérimente le psaume des complies. Elle a le temps de considérer que « les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament l'œuvre de ses mains ».

#### LE CANTIQUÉ DES CRÉATURES

Mais ce psaume, comme le dimanche même, n'est pas un cantique d'appartement. Il y a en lui une clameur qui dirige vers les sources. Le dimanche de la ville a une marque de misère. Il faut, dès qu'on a cinq ans, aller apprendre dehors que Dieu est

créateur du monde. Comme on se sent bien dans sa main parmi les arbres... Il fait bon récapituler son œuvre, énumérer les étapes de sa création, se redire les vieux mots de passe, les maîtres-mots de l'humanité : jour et nuit, clarté, étoiles, terre, voir se développer la floraison des vivants dans la hiérarchie des règnes, et, l'homme étant institué, debout, avec le souffle de la vie dans sa poitrine, savoir Dieu content des choses qu'il a faites et se réjouir avec lui dans le repos du septième jour.

Quel horizon... D'un côté, l'univers évoqué dans son origine et dont l'élan porté jusqu'à nous se continue en notre cercle familial aussi riche d'avenir que la forêt primitive; de l'autre, le Christ, sorti du tombeau une fois pour toutes — et pour tous. Tel est le parcours du chemin où nous nous promenons ensemble et les propos que tiennent, bien plus que nous, les choses créées qui sont sous notre regard.

Nous, nous allons sur ce coteau. Pour le moment, la pensée des plus grands est de convaincre leur papa de s'arrêter et de commander des limonades. Ce n'est pas, à la fin d'un dimanche, un plaisir qu'il faille dédaigner. Et quelle puissance... Voici que nous sommes maîtres de retenir ou de donner une joie!

Les enfants demandent à boire, et notre soif est de découvrir la terre de Dieu. Nous avons l'air d'être une famille : notre allure est même aussi vespérale que possible, mais en vérité nous sommes un groupe de reconnaissance et nous avons accompli une mission d'actions de grâces.

Ce matin, nous étions reçus à la table de notre Dieu. C'est lui qui nous a donné dans un pain partagé une liberté si essentielle et si vive qu'elle rompt toutes les captivités de l'âme, un amour si fort que la mort ne le détruit pas. C'est en lui que notre paix est assurée. De nous-mêmes, nous ne saurions surmonter nos servitudes.

Le dimanche sans le Christ n'existe pas. Le repos n'est qu'un arrêt du travail; il ne sait pas comment s'y prendre pour parvenir au centre de l'âme. La joie ne peut pas non plus la remplir, car tout de même il y a la mort au bout. L'amour cherche en vain sa lumière; le don de la paix reste inachevée.

Le dimanche ne se lève que dans le rayonnement de l'Eucharistie. Que Dieu nous donne de lui porter la pensée de son peuple qui veille au dehors et ne connaît plus le seuil de sa maison! Et pourtant, où trouver la force ailleurs que dans le pain, où trouver la joie ailleurs que dans le vin? Et si Dieu est là, comment ne pas lui faire fête?

## III

Le dimanche ne nous appartient pas, il appartient à Dieu, pour que nous le glorifions par le Christ, avec lui, en lui. Or le Christ est amour. Et comme la famille ne se bâtit et ne vit que par l'amour, elle sera magnifiée, rayonnante et heureuse dans la mesure même où elle fera de ce jour : un jour saint, un jour donné, un jour joyeux.

Ceci nous conduit à déceler les conditions d'un beau dimanche, image de la résurrection. Examinons donc successivement ce qui tue le dimanche et ce qui le vivifie. Pour que personne ne soit sacrifié, chacun doit veiller à ce que rien ni personne ne soit en ce jour une cause d'oppression pour l'un des membres de la famille.

Notre pensée se tourne aussitôt vers *le dimanche de la mère*, première victime parce que son travail quotidien est, en ce jour, considérablement augmenté par la présence à la maison des enfants d'âge scolaire, leur toilette et vêtements du dimanche, le soin spécial du menu, l'absence des aînés souvent pris par leur mouvement de Jeunes ou par l'école chrétienne. Et, dans cette avalanche de tâches écrasantes, comment la mère pourra-t-elle trouver le temps et le calme régénérateur d'une messe saintement vécue où elle puisera, en s'offrant avec les siens, la raison et la force de vivre ? Nous savons que le dévouement des mères s'accommodera toujours de toutes les situations et de tous les sacrifices, mais si nous ne voulons pas que notre échange de vues reste verbiage, il faut que nous, pères de famille, prenions l'engagement de mieux seconder notre femme, en particulier par une organisation plus rationnelle de ses travaux.

Car si nous sommes honorés du titre de « chef de famille », il me semble qu'il implique, beaucoup plus que l'obligation de commander, celle de réfléchir et d'organiser, de concert avec notre femme, tout ce qui conditionne la vie matérielle du foyer.

Si les hommes étaient assujettis chaque jour aux tâches ménagères des femmes, il y a beau temps qu'une armée d'inventeurs et d'ingénieurs se serait penchée scientifiquement sur tous ces problèmes, et, en y mettant autant de zèle que pour les découvertes de guerre, ils les auraient en grande partie résolus par un matériel technique adéquat. Sans installations très coûteuses, il existe de multiples moyens que des bourses, mêmes modestes, peuvent utiliser. Puisqu'on m'a demandé d'être concret, j'en évoque brièvement quelques-uns :

Pour le bain des enfants le samedi et pour la vaisselle, un chauffe-eau à 7.000 francs rend des services incomparables<sup>2</sup>.

L'entretien des parquets est une tyrannie : il faut carrelage ou lino.

Avec une éplucheuse à pommes de terre et carottes de 1.600 francs un enfant fait en dix minutes le travail que sa mère aurait fait en une heure. Pour les autres légumes, dans une famille nombreuse, on culbute sur table à la fin du repas, le samedi soir, le cageot à éplucher et, sans interrompre l'intimité du repas, pendant que la conversation se prolonge ou qu'on chante en chœur, le tas fond littéralement. Il existe également des moulins à légumes perfectionnés, coupe-légumes, qui font gagner un temps précieux.

*Menu du dimanche* : prévoir le samedi tout ce qui peut être préparé à l'avance. Quant au dimanche soir, je sais des familles où, suivant un principe formel, la mère ne doit pas « cuisiner ». Grâce à un peu de prévoyance, on sort du placard un repas instantané tel que : boîte de choucroûte garnie ou petits pois, macédoine, charcuterie, fromage, fruits.

La grand'messe par l'auto-cuiseur. Si ce slogan peut paraître osé, il a du moins le mérite de nous engager à réfléchir positivement sur l'organisation ménagère de notre foyer. Si d'aucuns pensaient que je sors du sujet, je leur dirais que, comme il a été reconnu que l'amour (même avec un grand A) ne vit pas que de lui-même et d'eau fraîche, tout ce qui favorise son épanouissement en lui laissant le temps et la possibilité de grandir est certainement béni de Dieu.

C'est pourquoi je vous soumets cette

#### MOTION POUR LES MÈRES

Pour que les mères puissent sanctifier le dimanche, les pères de famille s'engagent à réfléchir et à se documenter pour réaliser tout ce qui est susceptible d'alléger ou de simplifier les travaux ménagers qui absorbent leur femme en particulier le dimanche.

Ils considèrent que c'est là le seul moyen de permettre une véritable libération de la femme dans son foyer pour qu'elle puisse y remplir pleinement le rôle à elle dévolu par la Providence de « Reine du foyer ».

2. Ces prix sont ceux de juillet 1947.

*Le dimanche du père.*

Trop souvent nous nous laissons « posséder » par des occupations pour lesquelles nous nous passionnons plus volontiers et en bloc que pour notre rôle sacré de chef de famille. Un chef d'entreprise résiste difficilement à la tentation d'aller ouvrir son courrier le dimanche. Beaucoup se lancent à cœur perdu dans une occupation louable en elle-même mais qui les éloigne chaque dimanche : sorties de Sociétés amicales, musicales ou sportives, pêche, chasse, jeux de boules, etc... Sachons trouver en tout un juste équilibre, car, autant il est bon pour l'homme d'user avec mesure des distractions précitées, autant il est nécessaire qu'il comprenne que sa responsabilité de chef de foyer ne permet plus les escapades de jeune homme, ce qui n'implique nullement, croyez-moi, un abandon forcé de journées saines, joyeuses, vivifiantes, comme nous le verrons tout à l'heure.

Que le militant lui-même sache qu'il n'est pas irremplaçable et que son devoir est de former des chefs pour le seconder de temps à autre, car rien ne justifie un abusif abandon de famille.

*Le dimanche des enfants.*

En ce jour, la famille ne doit pas être mutilée de ses membres.

L'école chrétienne, à qui les familles doivent tant, lorsqu'elle oblige à revenir le dimanche les externes dits « libres », pour les enfermer après la messe pendant deux heures d'étude, ne se doute nullement qu'elle les arrache à la triple communauté nécessaire à la formation de l'enfant : communauté familiale, paroissiale et de mouvement de Jeunesse. Nous demandons donc humblement mais fermement à ce que cette question soit examinée. On nous objectera que certains parents sont très heureux que leur enfant soit à l'Institution ce jour : « Comme ça, au moins, on est tranquille. » Nous répondons : l'abandon de famille que constitue cette disposition d'esprit dans des foyers qui n'y sont pas contraints pour des raisons majeures nous paraît une démission grave.

L'école a un rôle magnifique à remplir, mais elle n'a pas le droit de priver l'enfant de l'activité qu'il apporte et de la formation qu'il reçoit dans les trois communautés susdites. Il est regrettable que des adolescents aient dû donner leur démission aux Scouts, Patronages qu'ils encadraient, qu'ils aient dû renoncer à la participation aux cérémonies liturgiques, à cause de l'obligation dominicale de reprendre le chemin de l'école.

C'est pourquoi nous vous soumettons la

#### MOTION POUR LES ÉCOLES

Les écoles ne feront jamais une obligation aux familles d'envoyer leurs enfants à l'Institution le dimanche pour assister à la messe (sauf cas vraiment exceptionnel).

Le travail du dimanche, qu'il se déguise sous les appellations : études, rédactions, préparations, compositions, etc., est prohibé comme contraire à l'esprit de fête que requiert la célébration du dimanche. Les directeurs aidés des Associations de parents d'élèves rechercheront les méthodes actives qui permettront aux internes et à ceux des externes qui le désireraient de passer une bonne et sainte journée du dimanche.

Pour les mouvements de Jeunesse, je dirai tout à l'heure l'apport inestimable que les familles leur doivent, mais je demande à tous les chefs de Mouvements et Oeuvres qu'ils ne nous prennent pas un scout le premier dimanche, une jociste le deuxième, une jéciste le troisième, un louveteau le quatrième. Pour éviter cela, un seul moyen, qui ne me paraît être concrétisé par cette

#### MOTION POUR LES MOUVEMENTS DE JEUNES

Que chaque premier dimanche du mois soit réservé à la famille dont c'est la fête « hors classe ». Donc, ni réunion, ni sortie, ni congrès, ni kermesse en ce jour, car c'est la fête de la famille.

Ayant ainsi dénoncé et combattu tout ce qui tue le dimanche, voyons maintenant comment le bâtir sur l'Amour.

Le samedi, nous l'avons vu, a dû être le jour où chacun s'affaire pour accomplir tous les travaux du dimanche qui peuvent être avancés. Mais à la précipitation de l'après-midi doit succéder l'esprit de la vigile. Le père oriente les esprits sur la fête du lendemain par quelques mots ou une lecture du Propre.

Le dimanche, que jamais, à l'église, on ne sépare les hommes à droite, les femmes à gauche; mais que la famille en chacun de ses membres puisse y trouver la possibilité d'offrir, de prier, d'adorer, de recevoir. En dehors des exigences dues aux derniers-

nés, la famille s'efforce d'assister groupée à la messe, mais laquelle choisir ? A la messe basse, l'individualisme de chaque assistant se donne libre cours, le nez baissé sur son missel, laissant au servant le soin de répondre. Lorsque la parole de Dieu n'est pas lue, et que ni un chant, ni une prière ne s'élève pour donner une âme commune, on comprendra que les pères et mères soient effrayés d'y conduire leurs enfants de peur qu'ils n'attendent le « Je vous salue Marie » des prières après la messe pour s'unir à la célébration sainte. La grand'messe, quelle que soit la perfection des chants, donnera certes une atmosphère religieuse, mais planera largement au-dessus de toute compréhension de la part des enfants pour deux raisons : la première, que tout est en latin et que malgré toutes les traductions, rien ne fera, pour qui n'est pas au moins bachelier, qu'une langue morte puisse être vivante. L'Esprit-Saint, à la Pentecôte, est descendu sur terre pour permettre à chacun d'entendre la parole de Dieu dans sa propre langue ; aujourd'hui, ce miracle ne dépend plus que de notre bonne volonté : « Si donc j'ignore la valeur du son, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera un barbare pour moi », disait saint Paul. Ne soyons donc plus des barbares ! La deuxième raison est que les grand'messes se ressemblent, ce qui entraîne forcément une monotonie à laquelle les enfants (et souvent les parents) se résignent, « sans bien savoir de quoi il s'agit », selon le mot de Claudel. Tout dans la nature est variété ou évolution : le jour, la nuit, l'hiver, l'été, l'adolescence, la jeunesse, et... La liturgie a, certes, cette infinie variété par la célébration d'une fête quotidienne, mais combien de paroissiens s'en aperçoivent ?

Cherchons donc comment rendre compréhensible à l'ensemble des familles les merveilles de la liturgie chrétienne, sachant que, sans tomber dans l'infantilisme, on gagne toujours à être simple.

Dans ce sens, la solution paraît être la messe d'enfants adaptée en « messe de famille ». Actuellement, si le prêtre qui la fait suivre est seul devant cent ou deux cents enfants, il suffit de la dissipation de quelques-uns pour contrecarrer toute la bienfaisance de son action. Qui ne serait pas écrasé par la tâche de remplir la fonction de père spirituel de ces deux cents « orphelines » ? Aussi est-il souhaitable qu'un certain nombre de familles encadrent naturellement, par leur seule présence, ces enfants et secondent leurs prêtres, d'où la motion que nous vous soumettons :

## MOTION POUR LES MESSES DE FAMILLE

Que les foyers répondent à l'appel de leurs prêtres, pour envisager avec eux la transformation des messes d'enfants en messes de famille où ils seront leurs auxiliaires pour faire suivre, dialoguer, chanter la messe aux enfants selon des formes adaptées et variées en prenant la précaution de ne pas, en quelque sorte, se substituer au célébrant, mais au contraire d'orienter la prière vers lui.

Que les pères de famille puissent recevoir, selon les conditions à étudier l'ordre mineur de *Lecteur* pour exercer cette fonction aux différentes messes.

Ces mêmes équipes de laïcs, présidées par leurs prêtres, étudieraient aussi l'office vespéral du dimanche : complies en français et para-liturgie.

*Le dimanche de la famille.*

De même que le dimanche est le jour de la célébration solennelle de la Cène, de même c'est au repas du dimanche que se célèbre l'unité familiale où le père exerce son rôle sacerdotal vis-à-vis des siens. Il entonne le *Benedicite* spécial, bénit la table que les enfants ont fleurie, offre à Dieu en quelques mots les joies et les peines que la semaine a apportées, évoque les absents et les parents — si l'on n'a pas la joie d'être avec eux en ce jour.

Que ce repas soit égayé et rehaussé de toutes sortes de rites, objets de réjouissances simples, mais qui se transforment en traditions : les « canards » aux petits, le gâteau préféré à maman, eau-de-vie, cigare à papa, etc...

Après avoir évoqué ces célébrations hebdomadaires que nous pourrions appeler « le commun du dimanche familial », examinons de quel éclat particulier et renouvelé nous parerons le « propre » de nos dimanches.

Comment les occuper pour que chacun y trouve la joie qu'il est en droit d'en attendre ? Ici, difficulté dans les familles nombreuses de trouver une distraction qui convienne à la fois à toute la gamme des enfants, de dix-huit ans jusqu'au dernier né. Mais cette difficulté porte en elle-même son remède ; si la distraction est bien choisie, chacun se réjouit de la joie des autres. *Exemple* : il est excellent de sortir en promenade, mais les forces étant inégales, il ne faut pas marcher uniquement pour le plaisir de se dépenser, mais orienter cette sortie vers un but distractif qui

fera l'affaire de tous : visite d'un aéroport, d'une écluse, d'une gare, de chantiers, de monuments, pèlerinages. En hiver, fêtes récréatives alternent avec traîneaux et glissades.

Autre exemple de distraction d'hiver et d'intérieur : réunion dans une famille avec invitation d'amis, chant, saynètes, mimes, déguisements, danses, projections, cinéma petit format. Les parents doivent rester assez jeunes pour participer aux jeux de tous. Distraction-type d'été : la baignade. Père et grands enfants se donnent rendez-vous sous l'eau dans des plongées grâce à des lunettes sous-marines. Maman, qui attend son onzième, constate à la joie de tous qu'il est beaucoup plus facile à la dixième de faire ses premiers pas dans l'eau que sur terre, pendant que les moyens décrochent leur brevet de nageur aux acclamations générales. Ces distractions n'ont pas le temps de devenir monotones, car elles sont relevées par le propre des fêtes de famille.

Mais la vie de famille ne s'arrête pas à son propre cercle; elle est magnifiée par la vue sur le monde que lui ouvre la participation de chacun de ses membres aux activités extérieures. Et voici que plus la famille est nombreuse et rayonnante et donne aux différents mouvements de jeunes l'activité de ses enfants, plus elle s'enrichit du renouveau de vie que chacun en rapporte. Jugez plutôt de la richesse d'une famille dans laquelle un grand fils rapporte du Jamboree un souvenir émerveillé; une grande fille revient d'un séjour dans un groupe de jeunes filles; un louveteau rapporte des chants et des grands jeux nouveaux; un autre revient d'un pèlerinage à Chartres. Imaginez-vous à la fois ce rayonnement et ces antennes? Pas un journal n'aurait autant d'envoyés spéciaux ni autant de reporters aussi zélés à conter leurs aventures.

Enfin, beaux dimanches que ceux où des familles se réunissent pour se réjouir en remerciant Dieu, qu'il s'agisse des bandes de foyers Compagnons de Saint-François, des fraternités de foyers scouts ou de tout autre groupe de foyers. Le témoignage qu'elles portent les rend en quelque sorte missionnaires de cette rénovation de la célébration du dimanche.

Nous concluons en demandant à nos prêtres d'aider nos familles à reconquérir le dimanche pour que chaque époux puisse se donner tout entier, corps et âme, dans la plénitude de joie de la résurrection, au Christ qu'il trouve dans son conjoint et dans les enfants bien-aimés que Dieu leur a confiés.

PIERRE STAGNARA, JEAN FALLAIX,  
ANDRÉ et HÉLÈNE ISNARD.

## III

*Le dimanche du militant*

Nous examinerons deux cas précis :

- 1° le militant, jeune et célibataire, vivant dans sa famille;
- 2° le militant marié et père de famille.

## I. — LE JEUNE MILITANT

Lorsqu'on cause avec un militant de nos mouvements spécialisés, et sans poser la question qui nous intéresse, il apparaît tout de suite qu'une très grosse activité lui est demandée, soit par le mouvement, soit par la responsabilité qu'il a acceptée dans un cadre déterminé. Et au cours de cette discussion on s'aperçoit que cette activité peut facilement devenir une charge énorme. Dès lors, il faut envisager sérieusement comment l'assumer pour pouvoir conserver un équilibre nécessaire, étant donné que beaucoup de facteurs vont entrer en jeu et brouiller les cartes.

Il faudra tenir compte de sa famille, de sa formation, de son travail, de ses loisirs, de sa vie sociale, de sa vie spirituelle. Il devra veiller également à ne pas se laisser prendre par un activisme débordant qui pourrait nuire à son action et lui faire délaissier sa profession en lui faisant perdre le goût de son métier. Il va être tiraillé, partagé entre sa famille, ses amis, sa paroisse, sa vie sociale et son mouvement. Combien va-t-il avoir de dimanches à lui ? Certains disent qu'il faut à tout prix conserver un dimanche ou deux sur quatre. Ils partent avec cette résolution, entendant bien ne jamais céder, mais voilà qu'un samedi soir, alors qu'il est en train d'organiser son dimanche qu'il doit passer en famille, un mot, une visite, un coup de téléphone viennent bouleverser ses plans. Il s'agit d'un camarade qui flanche, d'un autre qu'il faut remplacer pour une réunion prévue, une section qui appelle à l'aide. Plein de dévouement pour la cause, il promet en se disant qu'il se rattrapera le dimanche suivant, et le voilà dans l'engrenage.

Bien souvent il s'en va le samedi soir et ne rentrera que le dimanche soir, voire le lundi matin. Il passera cette journée loin de chez lui, dans un cadre qui lui est étranger, souvent dans

des conditions matérielles défectueuses. Gîte et couvert lui seront ou ne lui seront pas assurés. Alors il se contente d'un coin de grange ou d'une petite alcôve sans air ni lumière, d'un morceau de pain fourré dans sa poche au moment du départ. Il a bien emporté dans sa serviette telle revue qui attend depuis huit jours déjà pour être lue, et plusieurs lettres qui attendent patiemment une réponse. « Ce soir en arrivant, pense-t-il, je ferai telle lettre et je lirai quelques pages de cette brochure. » Mais où pourra-t-il s'installer pour cela ?

Et, avant de partir, sa famille a bien un peu manifesté son mécontentement : « Tu es toujours en train de courir; tu nous laisses faire le travail, etc. » Ses frères et sœurs sont obligés de finir le travail qu'il a laissé. Sa mère comptait sur sa veillée pour lui faire faire tel bricolage.

Dans tel autre cas, ce sont les parents qui se seront aigris à cause de ses fréquents déplacements et qui, finalement, prennent l'Action catholique en grippe.

Dans d'autres cas encore, ce sera la paroisse qui ne comprendra pas son absence au chœur de chants ou à la kermesse. A la section, ses amis comptaient sur lui pour expliquer telle affaire et prendre les dispositions nécessaires. A noter tout spécialement, pour la campagne, que le dimanche est le jour principal pour les contacts et pour la formation.

Alors, il voudra rattraper tout cela. Il tâchera de travailler dur dans la semaine pour pouvoir trouver un moment de libre. Ce moment trouvé, et le voyant inoccupé, manuellement parlant, ses parents, ses frères et sœurs en profiteront pour lui demander un service, car en principe il ne sait rien refuser. Il fera alors un effort supplémentaire, et, d'efforts en efforts, il arrivera fatalement à la grosse fatigue.

Et comme il doit être au courant de tout ce qui se passe, il lui faudra se documenter, suivre de très près les publications de son mouvement. Le dimanche ne sera plus suffisant. Il faudra compter sur la semaine, mais il y a le travail, alors ce sera une partie de ses nuits qui seront mises à contribution. Tel ce militant qui m'écrivait dernièrement : « Je me hâte de terminer ma lettre, car il est 1<sup>h</sup> du matin et à 5 heures je dois partir pour X. »

A certains moments, il obligera ses parents à de gros sacrifices pour lui permettre d'assister à une session de formation ou une retraite. Dans sa famille il est l'animateur, le boute-en-train. Mais, hélas! on ne le voit plus le dimanche, et c'est un peu de tristesse et de silence qui règnent à sa place. Et ces lettres qui arrivent de plus en plus nombreuses chaque jour et qui toutes lui demandent un peu de son temps, un peu de son cœur.

Si nous prenons le cas du militant rural, le problème est plus grave encore, car le dimanche est un jour terriblement exigeant. C'est le jour des contacts humains, le jour des visites, le jour des échanges d'idées, le jour enfin où l'on se détend tous ensemble et pendant lequel les amitiés se nouent solidement. L'esprit communautaire y trouve sa pleine manifestation. Gare alors au militant qui souvent sera loin de là; il va se couper de son milieu. Assez vite il apparaîtra comme quelqu'un qui cherche à s'évader et qu'on rejette petit à petit. Il est très facile de dire qu'il faut savoir se réserver quelques dimanches, mais cela est beau en théorie. Dans la pratique, la chose se révèle beaucoup plus difficile, car il faut répondre aux exigences terribles d'une époque à évolution très rapide dans laquelle le militant se trouve constamment dépassé par les événements.

Peût-on dire que cette situation est sans remède? Certes pas. Et là apparaît très clairement le rôle du prêtre. C'est à lui que revient normalement la tâche d'aider et de guider le militant. Au lieu de lui faire sentir désagréablement ses fréquentes absences du dimanche, il vaudrait mieux le ravitailler spirituellement et porter avec lui toutes ces peines, ces sacrifices qui lui sont demandés. En somme, il faudrait, en quelque sorte, qu'une communauté très forte s'établisse entre le prêtre et le militant. Il ne faudrait plus d'un esprit paroissial égoïste.

Le rôle du prêtre ne doit pas cependant s'arrêter là. Il doit encore aller jusqu'à la famille de ce militant. Là il devra apporter un peu de ce que l'absent ne peut donner, de façon que ce ne soit pas un individu qui travaille, mais bien une communauté vivante au service de la grande communauté. Ce rôle demandé au prêtre n'est pas facile. J'en conviens. Mais n'est-ce pas le plus fructueux et le plus formateur? N'est-ce pas là qu'il apprendra à bien connaître tous les problèmes, toutes les difficultés d'une telle situation? Et c'est là aussi qu'il pourra étudier efficacement la question et proposer les solutions qui s'imposent. Je m'excuse de ne pas entrer plus à fond dans le détail, ce n'est pas mon rôle.

Qu'il me soit permis cependant de signaler que le prêtre devrait, auprès du militant, tenir le rôle de chef de la communauté paroissiale, qui est le sien d'ailleurs, qu'il devra être le lien vivant entre cette communauté et celui qui a dû, de par ses obligations, vivre en dehors de la manifestation dominicale.

## II. — LE MILITANT MARIÉ ET PÈRE DE FAMILLE

Les problèmes soulevés par le cas du jeune militant célibataire

vont se trouver accrus dans le cas présent. En effet, le militant marié et père de famille aura, de plus, des responsabilités familiales. Elles sont lourdes de conséquences.

Signalons tout de suite quelques-unes des principales : vie professionnelle décousue, — femme surchargée de travail, de plus elle sera obligée de manquer la messe très souvent, — spiritualité conjugale difficile, — loisirs familiaux et éducations risquent d'être laissés un peu de côté, — intégration de la femme dans le mouvement, — vie sociale ébranlée.

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de faire remarquer tout de suite qu'il est impossible de parler du militant lorsqu'on s'adresse à une personne mariée. C'est le foyer. Il serait donc plus juste de parler du dimanche du foyer militant. C'est un foyer qui travaille, c'est un foyer qui souffre, c'est un foyer qui prie. En général, ce sera surtout la femme qui aura le plus à souffrir de cette situation. Et, en passant, je me fais un devoir de rendre hommage à ces généreuses femmes qui acceptent tant de séparations avec une abnégation admirable. Disons aussi que, dans le foyer, le mari ne pourra pas être un militant agissant si son épouse ne comprend pas l'Action catholique et, surtout, si elle ne s'associe pas à l'effort qui doit être commun.

Le chef de famille s'en va. Il laisse sa femme et ses enfants à la maison. Bien souvent il sera obligé, lui aussi, de partir le samedi soir, alors qu'il aurait pu donner un coup de main à sa femme, car chacun sait que le samedi soir est très chargé.

Voilà donc la femme seule pour achever le travail de la semaine. Elle prendra encore sur sa nuit, elle qui aurait cependant besoin de tant de repos après une semaine si chargée.

Le lendemain matin, elle pourrait rester un peu plus longtemps au lit, mais dès le jour naissant les enfants la tirent du sommeil réparateur. Si c'est à la campagne, elle devra se lever plus tôt pour soigner le bétail avant que les enfants ne se lèvent. Elle sera seule pour tout ce travail. Ensuite il faudra préparer les enfants pour les envoyer à la messe. Mais elle ne pourra pas y aller, il lui faudra rester pour garder le dernier.

Que font-ils à l'église, ses plus grands ? Qui les surveille ? Qui leur explique le mystère qui se déroule sur l'autel tandis qu'elle est à la maison ? Mais il faut penser au repas de midi. Elle aurait pu l'avancer davantage hier au soir si son mari n'était pas parti. Aujourd'hui il doit rentrer pour midi. Alors vite au travail. Midi passe, les enfants ont faim ; ils s'impatientent. Michel a déjà trempé son doigt deux fois dans la sauce qui refroidit ; le plus grand essaie d'attraper un morceau de pain. Elle défend bien tout cela, mais pour une femme seule c'est dur d'exercer une autorité masculine. Midi et demi, il n'est toujours pas là. Le

repas commence quand même; mais il manque un peu de joie en apercevant l'assiette qui attend l'arrivée de l'absent. Il arrive plus tard. Il faudra, par conséquent, recommencer le service, refaire la vaisselle. Mais nous allons nous rattraper cet après-midi. Seulement il y a telle réunion du syndicat ou telle personne à aller voir. Alors ce sera encore, pour la femme et les enfants, un après-midi terriblement long. Bien sûr il faudrait sortir tous ensemble, mais la maison n'est pas en ordre; puis il faut faire un brin de toilette. Aura-t-elle le courage? Ne vaudrait-il pas mieux rester à la maison? Les enfants cependant désirent sortir. Alors il faut y aller. Mais il faudra rentrer bien vite pour préparer le repas du soir. Quel dimanche! Alors qu'il devrait être le jour du repos, de la prière, de l'élévation de l'âme vers Dieu, il aura été un jour de surmenage et sans joie. Alors qu'il aurait pu être un jour de détente familiale, il aura été un jour d'agitation et de fatigues.



Ici, nous touchons à quatre points extrêmement importants : l'éducation, l'intimité, la spiritualité conjugale et l'intégration de la femme dans le mouvement.

### A

Durant la semaine, le père, pris par sa tâche professionnelle, n'aura que peu de temps à consacrer à ses enfants. Il le faudrait cependant pour assurer une bonne éducation, pour suivre le développement et l'épanouissement de chacun. Comment assurer tout cela? Il y a bien les veillées en semaine, mais devant les exigences de plus en plus grandes de la vie professionnelle, doublées des difficultés économiques, on travaillera un peu plus et, le soir, on aspire uniquement à un repos bien gagné. Il faudrait cependant se mettre d'accord sur l'aîné, dont le caractère se referme, et étudier le moyen d'y parer. Il y a le second qui donne du souci à l'école, le troisième qui se met à répondre à sa mère, etc. Il serait indispensable que le papa puisse passer une ou deux heures le dimanche à jouer avec ses tout-petits, leur raconter des histoires, les prendre de longs moments sur ses genoux, contrôler leur formation spirituelle, causer longuement avec eux de façon à garder leur confiance sans laquelle l'éducation est impossible. Au lieu de cela, il risque de s'attirer la remarque suivante que j'ai entendue formuler un jour par un

petit garçon de quatre ans à son père qui partait : « Tu pars toujours le dimanche et quand t'es pas là on s'amuse pas, on peut plus s'amuser au cheval. » Et ce petit refusa d'embrasser son père qui essayait de le consoler.

## B

Vient ensuite la question de l'intimité sans laquelle un foyer ne peut pas être profondément uni. Le dimanche la facilite beaucoup puisque ce jour le travail professionnel laisse un répit. La femme a tellement besoin de se confier à son mari, à condition que celui-ci sache l'écouter, ce qui n'est pas le propre de l'homme. Il faudrait là encore consacrer un peu de temps. Ces moments sont indispensables pour apprendre à mieux se connaître pour pouvoir mieux s'aimer. Au lieu de cela, c'est vingt, trente ou quarante kilomètres qui séparent. Et ici un gros danger guette le mari : il risque de se laisser prendre par une grosse activité extérieure qui le réclame de plus en plus. Il s'agit de telle section qui ne va pas bien, là-bas c'est un service à mettre sur pied, un syndicat qu'il s'agit de bien aiguiller, une association familiale à créer, un centre d'étude à animer, un ordre social nouveau à construire. C'est une occasion ininterrompue de faire du constructif sur une grande échelle. Tant et si bien que, lorsqu'il rentre, sa maison lui semble petite et monotone. Les détails racontés par sa femme ne valent pas ces discussions autour d'une grande idée, dans lesquelles il peut donner toute sa mesure. Il peut arriver aussi que, voyant ses confidences écoutées d'une oreille distraite, la femme se replie sur elle-même et ne s'épanouisse plus, elle finira par s'aigrir. Elle qui avait rêvé d'un confident, de quelqu'un de solide sur qui s'appuyer, va se retrouver toute seule en face de la vie qui l'absorbe.

## C

Autre problème : la spiritualité conjugale. Ne devrait-elle pas trouver son plein épanouissement le dimanche ? Car il ne s'agit pas seulement, ce jour-là, de faire l'offrande du foyer pour la semaine qui vient. Mais il s'agira surtout d'étudier le moyen de se sanctifier à deux par et dans le mariage. Si le silence est imposé, avec raison d'ailleurs, aux religieux pour qu'ils puissent rencontrer Dieu et le prier, il n'en est pas de même pour les époux, car c'est à travers leur conjoint qu'ils vont pouvoir aimer et servir Dieu. L'élévation de l'âme se fera donc dans un échange de vues durant lequel chacun essaiera de faire monter l'âme de

l'autre, dans lequel chacun s'attachera à découvrir l'âme de l'autre de façon à ne faire vraiment plus qu'un. La prière sera alors l'élévation normale de ces deux âmes, la continuation de cet entretien adressé au Père commun. Mais comment réaliser tout cela si l'un des deux est absent ? Il y a évidemment l'union des cœurs, l'union des âmes malgré la distance, mais elle n'est pas suffisante si elle n'est pas alimentée par des conversations intimes, à part des cas exceptionnels.

## D

Point important aussi : c'est l'intégration de la femme dans le mouvement, car il n'est pas normal qu'elle vive, pour ainsi dire, en marge. J'ai bien souligné que lorsqu'il s'agit d'un militant marié, c'est son foyer qui milite. Nous pouvons peut-être bien affirmer sans trop nous tromper que l'un travaillera et que l'autre offrira ses prières et ses sacrifices pour féconder l'action. Mais du moment que c'est le foyer qui est militant, c'est le foyer tout entier qui doit être intégré dans le mouvement et avoir une part active.

Là encore autre chose. Dans le quartier ou dans son village on sait très bien que son foyer est un foyer heureux, malgré tout, et qu'il fait bon y venir respirer un air de calme et de douceur si reposant lorsqu'on arrive de l'extérieur. On vient lui raconter ses peines, ses soucis, ses projets; on vient lui soumettre tel cas difficile, telle remarque, tel caprice d'un enfant qui fait des siennes. A chacun il doit donner de son temps, de son cœur, de sa confiance, redonner courage, aider à porter tel souci ou telle peine. Lentement, mais inexorablement, son dimanche est grignoté. Il aura été présent dans son foyer, certes, mais pour pouvoir mieux se donner aux autres foyers. Le foyer militant aura à souffrir de beaucoup de façons, mais il ne doit pas tolérer que d'autres foyers souffrent sans essayer d'y porter remède.



Il est temps de conclure. Le tableau est-il trop sombre pour que nous puissions trouver matière à bâtir quelque chose en tenant compte de toutes les difficultés signalées ? Non... heureusement.

Fort de la promesse du Christ, le foyer militant y puisera la force, le courage et la lumière nécessaire pour accomplir sa tâche. Il sait qu'une grâce spéciale lui sera départie quant à l'éducation, l'intimité et la spiritualité conjugale. Alors il vivra

à plein ces moments pour en tirer le maximum. Il sait aussi que cette grâce touchera les âmes qui l'entourent dans sa vie familiale ou sociale et qu'avec elle il pourra compter beaucoup. Il sait aussi que la plus belle forme de l'amour, c'est l'oubli de soi. Il sait aussi que la meilleure façon de trouver sa vie, c'est de la perdre pour les autres. Il sait aussi que l'éducation, c'est un cœur qui forme un cœur, une âme qui élève une âme. Il sait aussi que le dévouement et l'esprit de sacrifice est la rude mais sûre école de l'oubli de soi. Il sait aussi que la prière des tout-petits est puissante sur le cœur de Dieu, et par conséquent il fera prier ses enfants pour le succès de son activité. Il sait aussi que les sacrifices de sa femme seront d'une grande fécondité. Il sait d'autre part que cette communauté de foyer bâtie sur la générosité sera le plus sûr garant de l'amour. Rien que pour cela ne devrait-il pas déjà chanter les louanges du Seigneur ? En outre, son mouvement lui apportera beaucoup pour tous ses besoins professionnels, familiaux et sociaux.

Et c'est là que nous comprendrons qu'il est impossible de régler d'avance l'équilibre et la sanctification du dimanche. C'est journalièrement qu'il devra être recherché entre toutes les activités. C'est quotidiennement que la sanctification du dimanche devra se préparer et se réaliser de façon à pouvoir ce jour arrivé et à heure convenue, malgré la distance qui sépare, malgré l'absence forcée de la femme à la messe, dans une union très forte des âmes, présenter ensemble l'hostie, façonnée, pétrie, par tant de petits grains de farine qui représentent chaque minute de la semaine, l'offrir par les mains du prêtre, dans un élan communautaire très fortement établi sur les assises de l'amour au foyer.

Tout ceci ne serait pas complet si nous ne disions un mot encore sur le rôle du prêtre. Un foyer ne pourra pas tenir seul sans cet appui nécessaire. Mais, comment cette aide pourra-t-elle se manifester ? Tout simplement par quelques veillées passées ensemble durant lesquelles, à son tour, le prêtre apportera un peu de son temps et surtout beaucoup de son cœur. Et là, tous ensemble, on pourra causer d'apostolat, d'éducation, de spiritualité. On pourra étudier les premières bases d'un service à créer, de l'évolution, d'esprit chrétien, de l'intégration de la femme dans le mouvement, etc., etc.

Il n'en reste pas moins vrai que le dimanche du militant sera un jour bousculé, arraché. Nous pourrions en dire autant de toute sa vie. Mais pourra-t-elle l'être autant que celle de l'apôtre saint Paul ?

J. CHARVIER.

## IV

*La messe du dimanche  
source de la vie de la paroisse*

Le sujet qu'on m'a demandé d'amorcer est indiqué dans le programme du Congrès sous le titre : « La messe, source de vie. »

Permettez-moi, d'emblée, de le préciser en le présentant sous son titre complet : « La messe du dimanche, source de vie de la paroisse, communauté missionnaire. »

Il ne s'agit pas tant de la messe source de vie spirituelle de chaque chrétien pris individuellement, que de la messe ressourcement de la communauté de la paroisse. Il ne s'agit pas non plus de la théologie de la messe : premièrement, je ne suis pas théologien; secondement, nous venons au congrès, nous prêtres de paroisse, vicaires, curés, éclairer et enrichir une action pastorale pratique : bien persuadés d'ailleurs que cette action sera d'autant plus vraie, plus efficace qu'elle se laissera conduire et guider par la lumière de la théologie. Il ne s'agit pas non plus d'une étude historique, biblique ou patristique de la messe... Cette étude, nous en sentons la nécessité pour garder notre action liturgique pastorale dans la ligne de la tradition authentique : d'autres, plus qualifiés, se chargeront de nous donner les résultats de leurs travaux.

Il s'agit donc d'un problème de pastorale liturgique : *Comment la messe du dimanche doit être la source de vie communautaire et apostolique de la petite chrétienté paroissiale, comment la messe du dimanche doit renouveler, vivifier, ressusciter, refaire la communauté chrétienne de la paroisse et lui donner l'influx vital dont elle a besoin pour remplir sa mission?*

Nous nous plaçons ainsi à un point de vue existentiel plutôt qu'à un point de vue spéculatif.

Nous nous mettons en même temps dans la ligne générale du congrès où le dimanche, jour du Seigneur, nous sera montré, d'après la Bible, les Pères, la liturgie, comme le jour de la Résurrection, du renouveau. C'est précisément ce que nous cherchons à réaliser dans les paroisses, en essayant de faire de la messe dominicale la source du renouveau de la communauté.

La question étant bien délimitée et bien précisée, voici le plan qui nous conduira :

- I. Rappeler brièvement la notion précise de la paroisse.

- II. Découvrir que normalement la messe est la source de toute vie paroissiale vraie.
- III. Comment, pratiquement, essayer de réaliser le ressourcement hebdomadaire de la paroisse à la messe du dimanche.
- IV. Compléter et achever l'étude de la question par un échange de vues où chacun apportera sa lumière et sa contribution.

. . . . .

### III

#### COMMENT PRATIQUEMENT ESSAYER DE RÉALISER CE RESSOURCEMENT DE LA PAROISSE A LA MESSE DU DIMANCHE ?

Cette messe dominicale est bien un idéal que nous visons; hélas, que nous en sommes loin! Nous ne tomberons pas dans le travers de dénigrement systématiquement négatif de ce qui se fait dans nos paroisses : l'autocritique en a été faite dans un très bon esprit... Le P. Chéry, par exemple, dans la deuxième partie de son livre : *Qu'est-ce que la messe ?* et le congrès liturgique de Saint-Flour dans sa première conférence, ont dit excellemment : « Pourquoi les baptisés ne vont pas à la messe ? »

En restant, dans cet esprit, essayons de nous demander (et ce sera notre troisième partie) : « Comment pratiquement arriver à faire de la messe du dimanche le ressourcement de la paroisse ? » Les efforts que nous aurons à faire pour réaliser la messe, ressourcement de la vie paroissiale, peuvent se situer sur plusieurs plans :

- I. Plan doctrinal.
- II. Plan de l'action apostolique.
- III. Plan de l'action liturgique.
- IV. Plan de l'ascèse personnelle.

#### I. — Sur le plan doctrinal

Il semble qu'un premier travail s'impose sur le plan doctrinal : refaire l'éducation communautaire de nos paroisses.

a) Nos chrétiens (disions-nous) pensent trop : la paroisse, c'est le curé. Ils n'ont pas dans la tête et dans le cœur cette vérité que la paroisse c'est eux, tous ensemble, avec leurs prêtres pour les diriger et les servir. C'est malheureusement trop vrai; nos chrétiens ont perdu vitalemment cette vérité qu'ils sont l'Église (paroles même de Pie XII au Consistoire de 1946), par conséquent qu'ils sont la paroisse. Il faudrait, de toute urgence, leur

faire retrouver le sens de l'Église, Corps mystique du Christ, lui-même extension de la Très Sainte Trinité...

Tout se tient : nous présentons les vérités fondamentales : Dieu, Église, sacrements, d'une façon analytique, conceptuelle, j'allais dire anatomique, comme une série de vérités juxtaposées et mortes... Le remède est de les re-présenter d'une façon vitale, synthétique, unifiante, biologique, en insistant sur les idées-forces :

Dieu-Trinité, Dieu-Famille, Dieu-Amour, Dieu-Source de toute vie se prolongeant, se complétant (si l'on peut parler ainsi) dans l'Église.

Le Christ, actuellement vivant, tête conduisant toute l'œuvre de la Rédemption qu'il achève par les membres de son Corps.

L'Église... l'humanité renouvelée dans le Christ, s'étendant tous les jours davantage dans le monde pour le pénétrer et le racheter.

Les sacrements, actes vivifiants du Christ opérés par un de ses membres pour faire passer en nous la vie divine et créer la communauté chrétienne.

Bref, par tous les moyens : le catéchisme, la prédication, les contacts avec les militants et les familles, créer un esprit, retrouver cette vérité que les chrétiens sont solidaires les uns des autres, solidaires du Christ, solidaires de Dieu, qu'ils sont chrétiens ensemble. — Il leur sera facile alors de comprendre l'Église, non pas administration, clergé qui se superpose à eux, mais l'Église, eux-mêmes, membres actifs, vivants, responsables du Royaume de Dieu, ne faisant qu'un avec le clergé, la hiérarchie, chargée de les servir en les instruisant, en les dirigeant.

b) Si nos chrétiens ont besoin de cette rééducation, ne sommes-nous pas obligés d'avouer quelle est aussi nécessaire à nous, clergé ?

Comment pourrions-nous donner cette vision communautaire de l'Église si nous-mêmes ne l'avons pas ? Si, surtout, nous n'en vivons pas, si nous ne sommes pas persuadés que, vicaires, curés, nous avons été intégrés dans une communauté qui existait avant nous, qui existera après nous, que nous ne sommes pas au-dessus d'elle, mais au-dedans, et que c'est avec elle et en elle qu'il faut vivre ?

N'est-ce pas trop souvent une vue individualiste de la vie chrétienne qui fausse nos perspectives ?

Sur le plan pratique, cela se traduira de la façon suivante : nous disons la messe pour nous et non pour le peuple; nous parlons à voix plus que basse, *in petto*, si bien qu'aucun dialogue avec le peuple n'est possible; le *Dominus vobiscum* n'est plus le souhait lancé à voix claire à toute une assistance qui devrait

pouvoir répondre; si l'épître et l'évangile sont traduits en français par un lecteur, prêtre ou laïc, nous n'attendons pas la synchronisation... nous en sommes déjà au *Credo* ou à l'offertoire, alors que le peuple n'a pas encore fini d'entendre la parole de Dieu... et ainsi de suite dans le cours de la messe... Nous en faisons inconsciemment notre affaire, nous avons oublié que nous la disons pour le peuple et avec le peuple.

Retrouver le sens chrétien communautaire, ce sera pour nous, prêtres, un enrichissement considérable et indispensable. Nous nous sentirons davantage intégrés à la communauté que nous avons charge de servir.

## II. — *Sur le plan de l'action apostolique*

La liturgie seule ne fera pas la communauté; la communauté doit normalement exister avant de se réunir en assemblée liturgique. Il faudra donc, antérieurement et extérieurement à toute messe, créer la communauté... par les idées, la doctrine, oui... mais surtout par la vie, par toute une action d'ensemble qui unira les uns aux autres les chrétiens, leur faisant prendre conscience qu'ils sont chrétiens les uns avec les autres.

Cette action d'ensemble sera au plan de la vie réelle... se servir de tous les contacts pour faire retrouver la communauté; la vie de famille d'abord : ne pas y vivre juxtaposés, mais y retrouver les lignes profondes de l'amour à travers les occupations de chaque journée. La vie de travail ensuite : faire retrouver au travail son sens profond de lien, d'amour vivant, concrétisé dans le service du métier et de la profession. Dans nos petites paroisses, enfin, ou dans les quartiers de grandes paroisses ou dans les immeubles géants, retrouver la communauté dans les relations du voisinage, de menus services, des contacts quotidiens. La communauté se créera, elle sentira monter en elle l'amour qui unit... ce sera pour elle une joie de se retrouver à l'assemblée du dimanche, d'y sentir davantage sa fraternité et, par un jeu de causes réciproques, de l'approfondir et de la renforcer.

## III. — *Sur le plan de l'action liturgique*

Cette action, je la résumerai en quatre points : faire voir, faire entendre, faire agir et faire vivre.

### 1° Faire voir.

Dans un repas, la table est au centre de la salle du banquet, les invités réunis autour. Ne faudrai-il pas nous rappeler que la Cène a été un repas ? Que le Christ ne s'est pas caché dans un coin du cénacle ? Qu'il présidait la table, tous ses apôtres autour de lui ? Ne pourrait-on pas essayer dans la messe, puisqu'elle est

le renouvellement de la Cène, de recréer cette atmosphère de famille en faisant voir la messe ?

Cela va nous obliger, en conséquence, à modifier l'aménagement intérieur de nos églises, d'en repenser l'architecture s'il s'agit de constructions nouvelles, d'en faire des maisons de réunion, d'assemblée, sans trop d'angles morts, sans trop de piliers... refuges des publicains... et des pharisiens... Que nos églises soient claires, accueillantes, meublées sobrement, mais dignement, aménagées de telle façon qu'elles fassent non pas la dispersion, mais l'assemblée du peuple autour de la table du sacrifice, l'autel.

L'autel est le centre de tout l'édifice, il attire à lui le regard. Suffisamment élevé sur son socle, il est visible pour tous les participants, quelle que soit leur place dans l'église; placé au transept autant que possible, il est rapproché des invités du festin. Il reprend sa simplicité primitive de table de repas et de sacrifice. Dégagé des retables qui ont fini par avoir plus d'importance que la table, il sera aussi dégagé, quand faire se pourra, du tabernacle, soulignant ainsi concrètement le primat du sacrifice dans l'Eucharistie. Enfin, pour que la messe soit vue, à mesure que nos paroissiens y seront préparés, avec toute la prudence que demande un tel retour à la tradition, l'autel aura intérêt à retrouver<sup>3</sup> l'orientation face au peuple. J'ajouterai : à une condition préalable essentielle, que l'autel face au peuple ne soit pas un truc (ne pas s'imaginer qu'il suffit de changer la place du célébrant pour que la partie soit gagnée), mais bien un aboutissement, une conclusion, un achèvement logique de l'effort liturgique pour rendre à la messe son caractère d'assemblée. Ceci suppose : dignité très grande du prêtre dans son maintien, préparation lointaine de la paroisse, adaptation progressive et intelligente, contact filial avec l'Ordinaire.

Alors la messe sera vue de tous, et l'expérience prouve qu'ainsi le peuple chrétien y trouve plus facilement ce qu'a voulu y mettre la plus authentique tradition chrétienne.

2° Faire entendre.

Faire entendre au double sens du mot : parler de façon à atteindre par la parole l'assistance, et parler de façon à se faire comprendre de l'assistance.

Parler de façon à atteindre par la parole l'assistance, cela peut paraître une vérité de La Palisse; pourtant n'est-il pas nécessaire de dire qu'il faut parler suffisamment haut pour que l'assistance soit saisie par le son de la parole (*clara voce*, nous dit la rubrique); qu'il faut parler à la messe au peuple et pour le peuple,

3. Cf. *La Maison-Dieu*, n° 2, pp. 93-124; M. MICHAUD, *La Célébration de la Messe face au Peuple*.

parler lentement, distinctement, en évitant de marmonner, de bredouiller.

Parler de façon à se faire comprendre de l'assistance. Immédiatement se pose la question du latin, traitée tout au long dans le n° 11 de *La Maison-Dieu*. Nous sommes devant un fait : actuellement, l'Église maintient comme langue liturgique le latin. Nous sommes aussi devant un autre fait : le peuple chrétien ne comprend plus le latin. La solution est très simple : sans le supprimer, traduire le latin... Par un lecteur, prêtre ou laïc, ou même par le célébrant, pensent quelques-uns, à qui semble donner raison le Concile de Trente lui-même<sup>4</sup>. D'ailleurs, la pratique actuelle est pleine de ressources que nous pouvons utiliser largement.

### 3° Faire agir.

A la messe, le chrétien qui écoute et voit reste encore passif. Il lui faut agir, participer avec tout son corps et y trouver l'impression de « faire quelque chose ». C'est pourquoi, à la messe, il faut faire agir le chrétien.

— Faire répondre à haute voix au prêtre du commencement à la fin de la messe... si elle est basse.

— Faire chanter à haute voix les chants, les répons, les *Amen*, les dialogues, si c'est une grand'messe.

— Faire exprimer la prière par les gestes du corps, en vertu même des lois de l'influence du physique sur le moral.

— Faire comprendre qu'il y a des prières que l'on fait à genoux, d'autres debout, non pas pour le plaisir de faire de la gymnastique pendant la messe, mais parce que prier à genoux exprime mieux, par exemple, la pénitence, l'adoration ; prier debout signifie mieux la liberté des enfants de Dieu s'adressant au Seigneur non plus comme à un maître, mais comme à un Père.

Enfin, les mouvements communautaires d'une paroisse ensemble debout, à genoux, assise, renforcent la prière en créant une ambiance collective.

### 4° Faire vivre.

Faire vivre la liturgie, c'est-à-dire, chaque dimanche, faire entrer la paroisse dans la grande prière, la grande liturgie du Christ total, surtout à partir de la consécration jusqu'à la communion, avec, comme sommet, le *Pater*.

Faire vivre la liturgie, c'est-à-dire tout au cours de l'année, avec le Christ total, vivre le plan de Dieu :

— Dieu en nous et nous en Dieu (Noël) ;

— Pour sauver le monde (Pâques) ;

— Tous ensemble en Église (Pentecôte).

4. *La Maison-Dieu*, n° 11.

Reprise ainsi dans le détail de chaque dimanche et dans l'ensemble de chaque année, la liturgie sera une éducatrice magnifique de nos paroisses pour les former à la vraie vie chrétienne, la vie avec le Christ vivant, avec le Christ total.

IV. — *Sur le plan de l'ascèse personnelle*

Ce travail que nous venons d'évoquer, pour être mené à bien, va nous demander beaucoup de patience ; il faudra savoir y mettre du temps, préparer les esprits, laisser mûrir, attendre que les transformations soient comprises. Il va nous demander beaucoup de tact aussi : comprendre que nos gens sont attachés à leurs vieilles habitudes, à leurs vieux tableaux, à leurs vieilles statues... procéder délicatement, sans blesser, sans heurter... (bref, opérer sans douleur). Il nous faudra enfin beaucoup de désintéressement : on sera souvent critiqué, mal compris, accusé d'agir par snobisme, par esprit de nouveauté, « pour faire les malins »... L'essentiel, c'est que tout cela ne soit pas vrai et que tout se fasse vraiment pour la gloire de Dieu. Ce travail exigera de nous beaucoup de simplicité aussi : savoir demander avis aux personnes autorisées, écouter, consulter les organismes compétents, Commissions diocésaines de liturgie, Centre de pastorale liturgique, Art sacré, etc.

Le P. Duployé m'avait demandé de dire ce que nous essayons de faire à Cluses. C'est fait : j'ai obéi. J'ajouterai cependant que tout ce travail a été un travail d'équipe, et le premier chef d'équipe a été mon ancien curé : S. Exc. Mgr Terrier. C'est lui qui a lancé le mouvement : ensuite, vicaires et curé, nous n'avons fait que continuer, toujours d'ailleurs en liaison avec lui, soit pour les progrès liturgiques, soit pour les aménagements de l'église. Je dirai aussi que l'équipe ce fut la paroisse, qui dans sa très grande majorité a compris. Il a fallu nécessairement renoncer à certaines petites habitudes auxquelles on s'attache bien vite, c'est normal... Il y a aura toujours querelle des anciens et des modernes... Ne rencontre-t-on pas les mêmes difficultés dans la vie courante ? Ce n'est pas sans heurt que l'on change le vieux mobilier d'une vieille maison pour une salle à manger moderne ; le bon vieux fourneau contre la cuisinière électrique ; les bonnes grand'mères sont contre, les jeunes pour.

.....

P. CHEVALLIER,  
Curé de Cluse (Haute-Savoie).

## DOCUMENTS

### Un texte de Napoléon sur le dimanche

*Sire, plusieurs évêques de l'Empire m'ont adressé des représentations sur la manière peu décente avec laquelle on chôme, dans certaines communes, les fêtes conservées par le Concordat.*

*Ils exposent que, dans ces communes, les boutiques demeurent ouvertes et les ouvrages serviles continuent pendant les jours de fête comme pendant les autres jours.*

*... Ils demandent en conséquence que la célébration de ces fêtes soit protégée par des règlements capables de prévenir tout scandale et tout abus.*

*... Si Votre Majesté l'agrée, j'inviterai les préfets qui m'ont déjà consulté, ou qui pourront me consulter dans la suite, à ordonner tout ce qui est de décence extérieure, les jours de dimanche et de fête, sans exercer aucune recherche inquiétante contre les citoyens. La décence extérieure se borne à ne pas tenir les boutiques ostensiblement ouvertes, à ne pas vendre et à ne pas travailler, les jours de fête, avec la même publicité que les jours ouvrables et à fermer les cabarets aux heures des offices. Ces règles sont généralement suivies chez toutes les nations où la liberté des cultes est admise comme en France.*

PORTALIS.

(Décision, Osterode, 5 mars 1807.)

Il est contraire au droit divin d'empêcher l'homme, qui a des besoins le dimanche comme les autres jours de la semaine, de travailler le dimanche pour gagner son pain. Le gouvernement ne pourrait imposer une telle loi que s'il donnait *gratis* du pain à ceux qui n'en ont pas. D'ailleurs, le défaut du peuple en France n'est pas de trop travailler. La police et le gouvernement n'ont donc rien à faire là-dessus.

Les saints Pères mêmes ne prescrivent le repos le dimanche qu'aux hommes qui ont assez d'aisance ou qui sont dans le cas de mettre assez d'économie dans leur travail de la semaine pour pouvoir passer le dimanche sans travail. Cela est si vrai qu'il était dans l'usage de tous les pays chrétiens qu'avec la permission de l'évêque ou du curé on pouvait travailler le dimanche.

Serait-ce à l'évêque, serait-ce aux magistrats qu'appartiendrait le droit de donner cette permission ?

On a vu, de nos jours, la force publique employée à parcourir les villes et les campagnes pour contraindre à célébrer la décade et à travailler le dimanche. On doit bien se garder de se mettre dans la nécessité d'employer un jour les gendarmes à empêcher l'homme qui a besoin de son travail pour assurer sa subsistance de travailler le dimanche. Dans l'un et l'autre cas il y a, de la part de l'autorité, superstition, soit politique, soit religieuse. Dieu a fait aux hommes une obligation du travail, puisqu'il n'a permis qu'aucun des fruits de la terre leur fût accordé sans travail. Il a voulu qu'ils travaillassent chaque jour, puisqu'il leur a donné des besoins qui renaissent tous les jours. Il faut distinguer, dans ce qui est prescrit par le clergé, les lois véritablement religieuses et les obligations qui n'ont été imaginées que dans la vue d'étendre l'autorité des ministres du culte.

La loi religieuse veut que les catholiques aillent tous les dimanches à la messe; et le clergé, pour étendre son autorité, a voulu qu'aucun chrétien ne pût, sans sa permission, travailler le dimanche. Cette permission, il l'accordait ou la refusait à son gré pour constater son pouvoir, et l'on sait que, dans beaucoup de pays, on l'obtenait avec de l'argent. Encore une fois, ces pratiques étaient superstitieuses et plus faites pour nuire à la véritable religion que pour la servir.

N'est-ce pas Bossuet qui disait : « Mangez un bœuf et soyez chrétien. » L'observance du maigre le vendredi et celle du repos le jour du dimanche ne sont que des règles secondaires et très insignifiantes. Ce qui touche essentiellement aux commandements de l'Église, c'est de ne pas nuire à l'ordre social, c'est de ne pas faire de mal à son prochain, c'est de ne pas abuser de sa liberté. Il ne faut pas raisonner, mais il faut se moquer des prêtres qui demandent de tels règlements. Je ne les oblige pas à donner malgré eux l'absolution; je ne veux pas non plus qu'ils m'obligent à faire jeter dans le séjour du crime le paysan qui travaille, quelque jour de la semaine que ce soit, pour assurer sa subsistance et celle de sa famille.

Puisqu'on invoque l'autorité sur la matière, il faut donc qu'elle soit compétente. Je suis l'autorité, et je donne à mes peuples, et pour toujours, la permission de ne point interrompre leur travail. Plus ils travailleront, et moins il y aura de vice. Plus ils se procureront avec abondance la subsistance qui leur est nécessaire, plus ils satisferont aux besoins des organes et au vœu de la nature.

Si je devais me mêler de ces objets, je serais plutôt disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les bou-

tiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. Quand on jette un coup d'œil sur les diverses classes qui composent la société, on sent à quel point le repos du dimanche est plus funeste qu'utile. On voit dans combien d'arts, dans combien de métiers cette interruption du travail a des effets fâcheux. La société ne compose pas un ordre contemplatif. Quelques législateurs ont voulu en faire un couvent de moines et lui appliquer les règles qui ne conviennent que dans le cloître. Puisque le peuple mange tous les jours, il doit lui être permis de travailler tous les jours.

Il faut que M. Portalis prenne garde que, cette concession une fois accordée, on ne manquera pas d'en exiger d'autres. Ayant une fois fait intervenir la force du gouvernement dans des choses qui sont hors de son ressort, on nous ramènera au temps désastreux des billets de confession et à ces misérables époques où le curé croyait avoir le droit de gourmander un citoyen qui n'allait pas à la messe.

La force des ministres du culte réside dans les exhortations de la chaire, dans la confession. Les sbires et les prisons ne doivent jamais être des moyens de ramener aux pratiques de la religion.

(*Correspondance de Napoléon*, Gallimard, 1943, p. 134.)

## Un sermon ou simple histoire

### I

*Un pays chrétien, mais divisé. Le maire, communiste et surtout politicien, a depuis longtemps « travaillé ». Il a, depuis peu, fait venir un secrétaire de mairie communiste militant.*

*On est au dimanche de la mi-Carême.*

Mes bien chers frères,

J'attire votre attention sur un certain changement dans les horaires.

Le chemin de croix de cet après-midi est avancé; il a lieu à 2 heures. Sachant qu'il y a une séance cet après-midi<sup>1</sup> et ne voulant en rien gêner les familles qui veulent y aller, j'ai devancé l'heure de cet exercice. Et ce faisant, je sauvegarde, autant qu'il est en mon pouvoir, la

1. Organisée par le secrétaire de mairie